

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants
d'air et économie de 30 % sur le
chauffage. Garanti 10 ans de bon
fonctionnement.

SUPERHERMIT
59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Pompes CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE
Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rende-
ment - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à
vide pour l'Industrie et les Laboratoires
ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

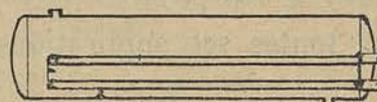
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S. A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)
Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies
Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.
Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

ÉTUDE et DEVIS

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIICULTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télegr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.144.525.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL fr,	1.940.525.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

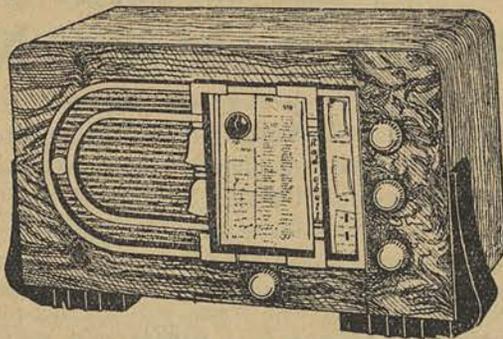
COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

Radiobell " 538 "

PRIX :
Altern.
2.490 frs
Universel
2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co
rue Boudewyns - ANVERS

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —
Rue du Verger
ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

si vous avez dormi sur
un matelas **SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, **SIMMONS** vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas **SIMMONS**, leurs qualités de confort, de durée, sont telles que chaque matelas **SIMMONS** est couvert d'une *garantie effec ive écrite*.

Toute une gamme de modèles et de prix
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées,
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...



La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La vérité sur la Belgique
Poèmes
Après les entretiens de Berchtesgaden
En quelques lignes...
Zigzags en Finlande
Eglise et Politique
Les deux côtés en Espagne
Prospérité de la poésie catholique
La psychologie des états mystiques
Pour introduire les « Captifs » de Plaute
Lectures.

Comte Louis de LICHTERVELDE
Henriette CHARASSON
Roger de CRAON-POUSSY
* * *
Camille MELLOU
* * *
Denzil BATCHELOR
Robert POULET
Marcel DE CORTE
Fernand DESONAY

La vérité sur la Belgique⁽¹⁾

Vous m'avez demandé de venir vous parler, ce soir, de certains aspects politiques des problèmes que pose, en Belgique, le renouveau culturel qui anime la communauté populaire flamande. J'ai accepté, de grand cœur, votre invitation, tout en regrettant vivement de ne pouvoir prendre la parole dans votre langue. J'ai moi-même toujours retiré grand profit des entretiens qu'il m'a été donné d'avoir avec les intellectuels flamands qui ont bien voulu m'ouvrir leur cœur et me faire saisir le pourquoi de leurs convictions. J'ai, pour leur patriotisme, un respect sincère; j'ai, pour leurs aspirations, le sentiment que peut avoir quelqu'un qui se sent très proche d'eux par le sang; j'ai aussi le très vif désir de contribuer, en serviteur passionné du pays, à empêcher la propagation de certaines erreurs qui risquent d'après moi de valoir à ceux qui les soutiennent de cruelles désillusions. Que pourrait-on faire de mieux, dès lors, que de se voir, que de causer dans une atmosphère paisible, que de réfléchir ensemble sur le problème de nos destinées? Car c'est bien là ce qui est en cause. Les fautes politiques se paient non seulement avec de l'or, mais encore avec du sang. Nous tenons dans nos mains le sort de nos enfants et cette responsabilité doit sans cesse être présente à nos yeux quand il est question d'apporter des modifications profondes dans la structure de l'Etat qui nous abrite. La Flandre, si justement fière de ses familles nombreuses, doit avoir plus que toute autre la préoccupation du lendemain.

* * *

Messieurs, avant d'aborder les problèmes d'aujourd'hui, pardonnez à l'historien que je suis de revenir un peu en arrière et de chercher à détruire une légende qui a faussé, pour beaucoup de Flamands, la notion qu'ils se sont faite de l'Etat belge. On soutient volontiers, dans certains milieux, que la Révolution de

1830, qui a donné naissance au royaume, ne fut pas un mouvement national; on dit même que ce fut un mouvement francophile auquel le pays flamand demeura étranger et l'on tire de ce point de départ des conclusions qui justifient une méfiance systématique et même une hostilité non déguisée envers l'Etat dont les journées de Septembre marquèrent l'entrée dans la vie.

S'il en est parmi vous qui ne voient pas clair dans cette question fondamentale, je les engage à consulter, comme je l'ai fait, un livre récent de M. Robert Demoulin : *Les Journées de Septembre 1830*, étude critique d'après les sources, ainsi que le texte même des *Discussions du Congrès National* publiées par M. Huytens de Terbecq. Le livre de M. Demoulin est une œuvre scientifique, d'une objectivité rigoureuse, où vous trouverez, références à l'appui, l'exposé des différentes phases de l'insurrection belge dans les diverses parties du pays.

Je ne veux insister devant vous que sur un point. En pays flamand, la bourgeoisie industrielle et une partie de la noblesse étaient nettement orangistes; l'autorité administrative et l'autorité judiciaire se trouvaient entre des mains capables, entièrement dévouées au roi Guillaume. Eh bien, il a suffi de la victoire remportée par Bruxelles, le 23 septembre, pour que l'édifice s'écroule « sous les coups de bûche du peuple déchaîné. » Le peuple flamand s'est soulevé, il a chassé les garnisons hollandaises, il a balayé les ministériels, vérifiant la prédiction qu'un agent anglais écrivait d'Ostende à lord Aberdeen, dès le 22 septembre : « L'ensemble de la population de ces provinces est prêt à se lever en masse si les Bruxellois remportent la victoire. » Le 29 septembre, la garnison d'Ostende prend la mer, vers Flessingue, et la ville arbore les couleurs brabançonnaises. Le 1^{er} octobre, la place forte de Menin l'imite; Nieuport et Ypres font de même, si bien que c'est la Flandre Occidentale qui fut la première de toutes nos provinces à se proclamer entièrement belge. En Flandre Orientale les choses ne vont pas mieux pour le gouvernement. A Gand, la troupe, recrutée d'après le système régional, se mutine

(1) Conférence faite à Saint-Nicolas, le 10 février 1938, à la tribune du Comité voor politieke en sociaal-economische voorlichting.

le 2 octobre. L'armée se retire dans la citadelle qu'elle tient jusqu'au 17, tandis que la ville passe à la révolution. Partout, le ralliement à la révolution est immédiat là où il n'y a pas de troupes, comme à Namur, à Grammont, à Alost. A Saint-Nicolas, le drapeau tricolore est hissé le 3 octobre, malgré les bourgeois orangistes, et je relève le touchant épisode que voici. Le 4 octobre, les habitants du faubourg de Tereecken se cotisèrent pour l'achat d'un drapeau belge qu'ils portèrent en cortège précédés d'un violon et d'une clarinette jusqu'à la chapelle de Notre-Dame, au bout de leur quartier, où ils récitèrent le rosaire pour le repos de l'âme des patriotes tombés dans les rues de Bruxelles. Audenaerde se souleva. Termonde resta aux mains de l'armée jusqu'au 21 octobre seulement. Anvers se révolta le 16 et ouvre ses murs aux blouses bleues. A partir du 1^{er} octobre, les Hollandais, dans toute la Belgique, sont réellement en pays ennemi avec des troupes mutinées. Des souvenirs de famille me permettent de confirmer ces données. Voici ce que je trouve dans une lettre écrite de Bruxelles en pleine bataille, le 27 septembre 1830, et adressée à l'arrière-grand-père de ma femme qui habitait à Bruges : « ... tous les voisins sont aujourd'hui des frères, par une fenêtre entr'ouverte on se saluait, on s'informait, on plaignait son sort. Ce matin toute notre rue n'était qu'une famille se félicitant de sa délivrance et se livrant de tout cœur à la joie. Les Hollandais sont à jamais en horreur chez les Belges et je suis sûr qu'ils seront regardés avec ignominie par toute la nation... »

Ma grand'mère maternelle, la comtesse de Spangen, née marquise de Rodés, avait huit ans en 1830. Elle est morte en 1920, ayant gardé jusqu'à la fin le cœur ardent de sa jeunesse. Que de fois n'ai-je pas entendu de sa bouche le récit de l'arrivée au château de Beirlegem, où elle vivait, d'un cavalier poudreux portant des rubans tricolores qui venait annoncer le triomphe de la cause belge dont mon arrière-grand-père était à Gand, au péril de sa liberté, un des plus ardents défenseurs ! L'enfant de huit ans avait gardé dans son souvenir l'impression ineffaçable de la joie de la victoire et la Providence a voulu que ce soit dans la même demeure flamande qu'elle vécût en 1918 les heures émouvantes de la libération de la patrie. C'est là que je l'ai trouvée en revenant de la guerre et j'ose vous dire qu'en une heure elle en a plus appris à son petit-fils sur l'esprit de 1830 que les épais grimoires des ennemis de la Belgique. C'est à partir de ce moment que j'ai étudié avec prédilection cette époque, les hommes qui s'y sont révélés, les divers milieux sociaux qui ont pris part au mouvement, le Congrès National qui, de novembre 1830 à juillet 1831 a représenté le pays insurgé.

L'idée que le mouvement de 1830 ait été un mouvement de tendance et d'inspiration françaises ne résiste pas à l'examen. Songez donc que quinze années — moins de temps qui ne s'en est écoulé depuis la Grande Guerre — séparaient les hommes de 1830 de la chute de l'Empire français qui avait été saluée avec un soulagement universel. Pour vous apporter encore un témoignage vécu, je vous dirai que le milieu auquel appartenait ma grand'mère avait gardé de la conquête française, de la persécution religieuse, des vols et des rapines des garnisaires des armées de la Convention et de l'administration du Directoire un souvenir épouvanté. Ces sentiments étaient si forts qu'ils avaient survécu en elle jusque dans ses vieux jours. Toute la noblesse, à cet égard, vibrait à l'unisson.

Songez donc, messieurs, à ce fait : la proclamation de l'indépendance de la Belgique a été votée le 18 novembre 1830 par le Congrès National à l'unanimité des cent quatre-vingt-huit membres présents. Si le renversement des Bourbons a porté à son comble l'exaltation des esprits en Belgique, si quelques hommes de main de Paris ont pris part à nos journées révolutionnaires, il faut reconnaître que dans les deux pays le mouvement s'est inspiré

de tendances très différentes. Certes, la bourgeoisie française comme la bourgeoisie belge réclamaient un gouvernement parlementaire, mais en Belgique la révolution fut catholique en même temps que libérale, alors qu'en France elle fut l'occasion d'une violente poussée anticléricale. Chez nous le clergé fut à la tête du mouvement national, tandis qu'en France les prêtres étaient traqués dans les rues au point de devoir renoncer au port de la soutane. Les électeurs belges envoyèrent treize prêtres flamands siéger au Congrès et l'un d'eux, l'abbé Boucqueau de Villeraie, fut l'objet d'une indigne agression lorsqu'il se rendit à Paris avec la délégation chargée d'offrir la couronne au duc de Nemours. Assurément, il y eut au Congrès un parti français. Mais c'étaient quelques républicains, quelques industriels, quelques membres de l'ancienne opposition de La Haye qui ne croyaient pas à la possibilité pour la Belgique de se constituer en Etat. Ce groupe aux contours indécis ne comptait pas vingt députés sur deux cents. Dans l'esprit de presque tous les membres du Congrès la proclamation de l'indépendance était, comme l'a noté Lebeau, exclusive de la réunion à la France. Le Tournaisien Lehon exprimait bien le sentiment général quand il disait : « Nous voulons une patrie, pour elle un état politique et distinct qui la constitue. » Mais ce qui vrai, c'est que le Congrès eût préféré la réunion à la France à une restauration orangiste. C'était dans sa pensée une solution de réserve, une solution de désespoir. Comment en douter d'ailleurs, et je vous y rend attentifs, quand on constate que le parti français n'a jamais osé mesurer ses forces dans un scrutin public. Au contraire, le 27 janvier 1831 il n'a même pas osé protester quand les quelques pétitions reçues en faveur de la réunion — 3.695 signatures — furent déclarées irrecevables par le Congrès. Fait plus digne de remarque encore : lors de l'élection du duc de Nemours, tous les partisans de la candidature au trône belge du fils de Louis-Philippe durent déclarer qu'ils répudiaient la fusion des deux pays. Alexandre Gendebien, à qui l'on reprochait des tendances francophiles, ne fut pas le moins affirmatif. Au cours du même débat, les députés les plus en vue parmi les catholiques et parmi les libéraux, parmi les partisans du duc de Nemours et parmi ceux du duc de Leuchtenberg, déclarèrent à l'envi que l'indépendance du pays était pour eux un principe sacré. Ils ne voulaient pas qu'elle devienne « une petite Navarre ». M. Jottrand pouvait s'écrier à bon droit : « Ceux qui tendent vers la France sont obligés de passer par la combinaison Nemours comme pour rendre hommage au vœu que fait toute la Nation pour son indépendance. »

* * *

Au surplus, la Constitution élaborée par le Congrès, celle qui nous régit encore, répond à elle seule aux affirmations imprudentes de ceux qui méconnaissent le sentiment de la Belgique de 1830. Le Congrès a voulu la liberté de l'enseignement, l'indépendance réciproque de l'Eglise et de l'Etat, la décentralisation, l'indépendance du pouvoir judiciaire. L'on ne peut imaginer que les catholiques belges, majorité au Congrès, eussent pu consentir à passer sous un régime dont leurs coreligionnaires avaient tant à se plaindre. Pour devenir française, la Belgique aurait dû renoncer à toutes les conquêtes civiles qui faisaient son orgueil. Le 3 juin 1831 un prêtre du Congrès disait très justement : « Il ne faut pas un grand effort d'esprit ni de prévision pour nous persuader que la réunion à la France serait le coup de grâce de toutes nos libertés religieuses et la destruction complète de tout ce qu'il y a de favorable à ces libertés dans notre Constitution. » Non, le Congrès ne fut pas contraint de se résigner à l'indépendance, il l'a voulue avec toutes les forces de son intelligence et de son cœur.

Cette assemblée, élue le 3 novembre au scrutin secret par 46.000 électeurs censitaires et capacitaires, était au plus haut point nationale, bien que les hommes des barricades n'aient pas reçu de bulletin de vote. L'arrondissement de Saint-Nicolas, avec ses 850 électeurs, envoya à Bruxelles six députés : MM. le comte de Bergeyck, le comte Vilain XIII, l'abbé Verduyn, d'Haenens Peers, le docteur Jansen, remplacé bientôt par l'abbé van de Kerchove, curé de Rupelmonde, et Pierre Verwilghen. Ces noms sont représentatifs. Ils marquent l'adhésion de la classe dirigeante au mouvement populaire qui avait réalisé, après un délai de quarante années remplies d'événements tragiques, le nombre idéal de la Révolution brabançonne de 1789.

* * *

Messieurs, voilà fixé à la lumière de la vérité historique le point de départ. La Révolution de 1830 fut parmi les mouvements analogues qui agitèrent l'Europe au XIX^e siècle, l'un de ceux qui présentent le plus nettement un caractère national. Quels furent ceux qui, jusqu'en 1840, boudèrent le nouveau régime? Un groupe de plus en plus restreint de la noblesse, une large part de la bourgeoisie industrielle de Gand, voltairienne et francisée, quelques industriels de Liège. L'Etat belge, dans les provinces wallonnes comme dans les provinces flamandes, reposait sur l'adhésion enthousiaste de la classe moyenne, de la majeure partie de la noblesse, du peuple tout entier. Jamais il n'a eu ce caractère d'hostilité à la communauté flamande que d'aucuns lui attribuent aujourd'hui. Il ne l'aurait d'ailleurs pas pu, même si par le plus étrange reniement de ses organes il l'avait voulu. Voyez les hommes que Léopold I^{er} appela au pouvoir dans les premiers temps de notre indépendance. Voici d'abord Félix de Muelenaere, né à Pitthem, devenu au moment de la révolution gouverneur de la Flandre Occidentale. Son historien a pu dire de lui : « Il préférerait au gouvernement de l'Etat l'administration de sa chère Flandre. C'était son monde à lui et il se serait volontiers borné à l'horizon qui s'étendait depuis Ostende jusqu'à Gand. La Flandre, il l'aimait d'un amour jaloux, exclusif. » Et l'on disait en souriant que pour lui le bon Dieu lui-même était Flamand! Voyez le comte de Theux, fortement enraciné en Campine, homme de chez nous jusqu'à la moelle des os! Vous serez sans doute étonnés de lire sous sa plume la déclaration suivante formulée dans le rapport au Roi qui précède l'arrêté du 6 septembre 1836 ouvrant un concours en vue d'aider au rétablissement de l'uniformité de la langue flamande.

» Le gouvernement doit accorder sa protection à la culture de la langue flamande qui est celle d'une grande partie des habitants du royaume, non seulement à titre de justice, mais encore à l'effet de rappeler les souvenirs glorieux des anciennes provinces de Belgique et de propager de plus en plus l'amour de la Patrie. »

Et Charles Rogier? me direz-vous. Je sais qu'on prête à cet homme d'Etat, alors à ses débuts, des déclarations tendant à extirper la langue flamande, mais jamais je n'en ai vu le texte authentique. On fait état d'une lettre de Rogier à Palmerston, mais cette lettre où est-elle? J'ai écrit moi-même à un écrivain flamand qui l'avait mentionnée dans la page flamande de l'Indépendance pour lui demander là-dessus des renseignements. Je n'ai jamais reçu de réponse. L'archiviste qui a dépouillé les papiers de Rogier n'en a pas trouvé trace. Quoi qu'il en soit, je constate que Rogier fut à plusieurs reprises, et notamment en 1832, ministre de l'Intérieur et avait l'Instruction publique dans ses attributions. Or, jamais il ne porta atteinte au caractère flamand qu'a toujours eu en Flandre l'enseignement primaire. S'il avait vraiment voulu extirper le flamand, c'est là qu'il aurait

frappé, comme la France l'a fait à Dunkerque. J'oppose au contraire à la politique prêtée à Rogier la déclaration suivante de Joseph Lebeau, son ami, celui que j'appelle le grand homme de la Révolution belge. Il prononçait à la Chambre, le 10 novembre 1858, après avoir marqué son désir de voir propager le plus possible la langue française, ces paroles caractéristiques : « La première condition du succès des vœux que je puis former à cet égard, c'est la plus entière impartialité. Je dirai même une impartialité qui ne peut se démentir que par de la bienveillance pour la langue d'une grande partie de la population, pour la langue flamande... Si donc je fais des vœux pour la langue française, c'est sans manquer de respect pour tout ce qui se rattache aux souvenirs, aux traditions, à la langue des Flamands. »

En réalité, messieurs, les hommes de 1830 n'ont pas eu de politique linguistique. Ils ont pris les choses où elles étaient. La langue et la culture flamandes étaient en décadence depuis le XVIII^e siècle; la domination française avait aggravé les conséquences sociales et administratives de ce triste état de choses. L'Etat belge a d'abord lutté pour la vie et les Flamands qui siégeaient au gouvernement, à la Chambre, au Sénat ont compris que leur premier devoir comme leur intérêt direct était de fortifier la structure du royaume menacé d'un partage, de le doter d'une armée, d'une administration, de lui tailler sa place dans le monde. C'est plus tard, au sein d'une Belgique forte, heureuse, outillée pour les combats de la vie, que le mouvement flamand, appuyé sur des principes que l'Etat n'avait jamais niés, enrichi par l'apport d'une évolution interne de plus en plus puissante, a pu revendiquer et obtenir petit à petit la place qui lui est due au foyer commun. Il ne faut pas juger le passé avec des yeux d'aujourd'hui, et si vous tenez compte de la marche si lente des idées, vous serez amenés à reconnaître que, loin d'avoir étouffé les aspirations du peuple flamand, le royaume, une fois constitué, a été la cellule nourricière où elles ont pu librement s'élever sous la pression de leur dynamisme propre. Mais la lutte pour la vie, pour l'existence politique, pour le pain quotidien a d'abord absorbé toutes nos forces. En la menant avec un courage et une ténacité admirables, en courant ainsi au plus pressé, les représentants de la communauté flamande n'ont pas trahi leur devoir. Ils ont aimé la Belgique comme une mère et j'évoque devant vous la figure émouvante de ce député de Courtrai, M. Beckaert-Bakelandt, qui en 1839 est tombé mort à son banc, écrasé par la douleur, au moment d'émettre un vote affirmatif au traité qui, sous la menace terrible d'une exécution militaire, enlevait la moitié du Limbourg et la moitié du Luxembourg à la Belgique de la Révolution.

* * *

Cette Belgique avait bien conscience de ce qu'elle était en réalité une vieille nation.

Une nation, qu'est-ce à dire? C'est un groupement social spontané ou accidentel au sein duquel des hommes, liés par d'incontestables affinités d'ordre physique, d'ordre moral et d'ordre économique, s'efforcent de réaliser leur fin temporelle. La nation existe, quelle que soit la forme de son régime politique, dès que s'affirme une certaine mise en commun de droits et de devoirs, dès que se manifeste une conscience collective, dès que la volonté de vivre ensemble crée une convergence d'aspirations et d'efforts. Assurément, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime les Belges ont appartenu tout d'abord à leur principauté; le morcellement de la période féodale les avait répartis entre des cellules variées au sein desquelles n'existaient — sauf à Namur — ni unité de race, ni unité de langue. Les unes relevaient de la Couronne de France, les autres étaient rattachées au Saint-

Empire. Mais avant que la Maison de Bourgogne ait fédéré, sous une même dynastie, cet assemblage de terres éparses, la géographie, les nécessités de l'existence et les mœurs avaient rapproché les hommes et préparé la voie au patient travail de ce Philippe le Bon et de ses collaborateurs flamands, que Juste Lipse, un siècle plus tard, saluait du titre de Fondateur de la Belgique.

Les Belges, en effet, avaient tous subi depuis près de dix siècles l'influence civilisatrice de l'Eglise dont les diocèses, dessinés à l'époque romaine, enjambaient en les ignorant hardiment les frontières multipliées à l'excès. Ensemble, ils avaient pris part aux croisades; la féodalité, chez eux, avait adopté une forme particulière, en harmonie avec le caractère des habitants et avec leurs besoins. Les communes y étaient devenues puissantes. Sous la diversité des institutions, on reconnaît, de l'Escaut à la Meuse, un fonds commun d'habitudes, de façon de voir et de sentir. Dès que l'action centralisatrice d'une dynastie unique fut venue s'ajouter aux facteurs qui rapprochaient naturellement les uns des autres les Belges de toute obédience, on vit se former petit à petit un sens social dont la consolidation de siècle en siècle est l'intérêt principal de notre histoire à partir de la Renaissance. Dès le XVI^e siècle, dans « les pays de par deçà » le sentiment de la nationalité s'éveille, se précise, s'épanouit, car c'est le moment où la politique collabore avec la civilisation et tend vers le même but.

La Révolution du XVI^e siècle assigne aux provinces du Nord et aux provinces du Sud un climat politique et religieux tout à fait différent, mais entre ces dernières les liens de toute nature se font de plus en plus étroits. L'Ancien Régime ne s'achève pas sans que la nationalité belge, brisant toutes les entraves, ne gagne par la Révolution brabançonne un titre indiscutable à la vie. Le drapeau tricolore est né : il est fait du jaune et noir du Brabant combinés avec le rouge du Hainaut, et on l'acclame d'une même voix à Bruxelles, à Gand, à Bruges, à Louvain, à Mons, à Tournai, à Namur, à Anvers et dans le pays d'outre-Meuse.

Il y a toujours des gens pour nier l'évidence. Mais à celui qui soutiendrait qu'après un tel passé il n'y a rien de commun dans l'ordre spirituel entre les Belges des provinces flamandes et les Belges des provinces wallonnes, je ne ferai qu'une réponse : avez-vous oublié le 4 août 1914 quand la Belgique entière s'est dressée dans un sursaut héroïque contre un agresseur injuste? Avez-vous oublié le 18 février 1934 quand frappée de stupeur elle pleura le Roi Albert? Avez-vous oublié le deuil national à la mort de la Reine?

Ces grandes journées, chargées d'émotions, ont amené à la surface les sentiments profonds qui habitent les âmes de chez nous. Je laisse aux ergoteurs, aux hommes qu'une fausse érudition a desséchés la triste mission d'opposer aux réalités spirituelles que nous avons vues et senties des négations obstinées qui sont comme un coup de poing asséné sur le Vrai.

C'est pourquoi les évêques de Belgique ont pu dire dans leur Lettre pastorale du Centenaire : « Parlant de la patrie aux fidèles de nos diocèses, nous avons en vue et voulons désigner la Belgique. C'est la Belgique qui a droit à votre amour, à votre respect, à votre obéissance, à vos services. Sans doute, rien ne vous empêche d'aimer la ville ou le village, la province ou la région où vous avez vu le jour, dont vous parlez la langue et où vous passez votre existence, mais votre région, ou votre province pas plus que votre ville ou votre village ne sont et ne peuvent s'appeler au sens véritable votre Patrie. Comme pasteurs de vos âmes, nous déclarons et nous enseignons que, pour tous, Flamands et Wallons, la Patrie est la Belgique. »

* * *

J'en viens maintenant aux problèmes actuels. L'Etat belge qui fut créé dans sa forme unitaire avec le loyal et patriotique concours de tant de Flamands, apparaît aujourd'hui à beaucoup de ceux-ci comme incapable d'assurer à la communauté flamande qu'il contient le développement intégral de ses forces vives. L'on a lancé dans le public toutes sortes de plans de bouleversement. Les uns prônent le fédéralisme, les autres suggèrent le dédoublement de tous les services centraux de l'Etat; d'autres, plus prudents, préconisent une décentralisation ou une déconcentration accentuée.

J'ai fait un jour aux étudiants réunis à la « Politiek Academie » de Louvain une critique poussée du fédéralisme et je n'y reviendrai pas. J'ai montré que fédérer veut essentiellement dire unir, rapprocher des éléments épars et que l'opération contraire ne se conçoit que dans un esprit séparatiste. Il faut oser appeler les choses par leur vrai nom. Je ne connais pas de fédération qui soit basée sur une frontière linguistique. La formule est si risquée qu'elle n'a encore été tentée nulle part. Je crois d'ailleurs que cette formule n'est plus défendue par aucun homme politique sérieux. Mais je vois un danger extrême dans des projets où l'idée séparatiste, qu'on repousse, est cependant incluse comme le ver dans le fruit.

En 1902, un homme politique flamand, qui eut son heure de célébrité, M. Helleputte, discutait le problème militaire dans un rapport sur la loi dite du volontariat. M. Georges Helleputte, qui fut plusieurs fois ministre et qui l'était encore en 1914, mettait à la base du système qu'il défendait alors l'aphorisme suivant, à ses yeux tout à fait indiscutable : « La destinée de l'armée belge est de ne pas se battre. L'armée belge, disait-il, est une sentinelle postée à la frontière; mais tandis qu'une sentinelle ordinaire peut à tout instant être engagée dans le combat, le fait pour l'armée belge de garder la frontière nous donne la certitude qu'elle n'aura pas à la défendre. » M. Helleputte tirait de ces prémices étranges des conclusions très nettes en ce qui concerne l'organisation du recrutement, les effectifs, le temps de service. Je vous demande de réfléchir à cette tragique erreur d'un esprit éminent, en possession, à cette époque, d'une grosse influence, mais visiblement prisonnier d'une idée préconçue. Le distingué député de Maeseyck se trompait sur une des données essentielles de la politique. L'armée belge, en vérité, n'était qu'à douze ans d'une campagne qui allait durer cinquante-deux mois! J'ai l'impression que dans le domaine civil beaucoup s'imaginent que l'Etat belge, lui aussi, n'est pas destiné à se battre. Messieurs, entendons-nous bien. J'ai l'espoir que d'ici une génération nous pourrions échapper à la guerre, mais ce n'est qu'un espoir. J'ai, par contre, la certitude que l'Etat belge est appelé par la géographie et par l'histoire à vivre dangereusement. Il est constamment menacé par la rivalité des peuples voisins et s'il ne témoigne pas d'un tempérament énergique, s'il n'est pas doté d'une organisation vigoureuse, il risque de faire les frais de leurs brèves réconciliations. Placé à un nœud vital de l'Occident, il reçoit fatalement le contre-coup de tout désordre qui se produit en Europe. Il doit pratiquer, partout, une politique d'observation et de présence, il doit être un serviteur actif de la paix du monde. Pays industriel, il doit lutter pour la défense de son marché intérieur et pour la conquête de débouchés. Pays colonial, il doit se montrer à la hauteur de ses lourdes responsabilités de tuteur d'un vaste empire. La vie, pour un Etat semblable, n'est pas un morne écoulement de jours, c'est une bataille perpétuelle sur tous les fronts qui exige un agencement adéquat de tous ses organes, un pouvoir suffisamment concentré, une adaptation constante à l'action énergique et rapide. On oublie tout cela quand, hypnotisé par la seule question linguistique, on prône l'écartèlement des grandes administrations, le dédoublement des

postés de commande, le fractionnement indéfini de l'autorité publique. Il faut bien se pénétrer que notre indépendance est une création, non point artificielle, mais fragile, et que si la Belgique se montrait incapable de tenir solidement la place convoitée dont elle a la garde, on verrait renaître autour d'elle les ambitions qui ont, de siècle en siècle, amenuisé l'héritage de nos grands princes bourguignons. Quel trait de lumière, n'est-ce pas? que ces lignes que j'ai relevées dans la correspondance de Talleyrand à Sebastiana! Le diplomate qui écrivit un jour que le partage de la Belgique était « son idée favorite » préconisa un moment pour notre pays le régime fédératif. « Il serait aisé, disait-il le 17 janvier 1831, il serait aisé dans cette organisation de ménager les intérêts de la France et en regardant dans l'avenir, si on est amené à quelque guerre, la Belgique serait plus près à se réunir à nous que dans tout autre système. »

« Votre système, s'empressa de répondre le ministre des Affaires étrangères de Paris, est une pensée profonde dont le Roi a été frappé, il veut y réfléchir. » Messieurs, croyez bien que, aujourd'hui comme hier, il y a toujours des gens prêts à applaudir les fautes que nous sommes sur le point de commettre. Il y aura même toujours des gens pour nous encourager à risquer des imprudences qui pourraient être fructueuses pour eux.

* * *

Cet état d'esprit qui est le mien vous explique pourquoi je proclame mon scepticisme chaque fois que j'entends un orateur ou un homme politique déclarer qu'il possède la solution définitive et complète de la question des langues en Belgique. S'il croit ce qu'il dit, il se trompe sur le fond même du problème qui n'est pas celui qu'il pense. S'il ne le croit pas, et parle quand même, je vous laisse le soin de qualifier sa personnalité.

Il n'y a pas *une* solution et surtout pas une solution *définitive* aux difficultés que crée la coexistence, chez nous, de deux groupes linguistiques. Ces difficultés ont toujours existé dans une certaine mesure, comme le prouvent la Joyeuse-Entrée de Brabant et les sages règlements de nos anciennes juridictions. Le devoir est d'y parer par une adaptation continuelle à ce que commande le mouvement social et à ce que permet la solidité de l'ensemble. Je n'admets pas qu'il puisse exister d'opposition entre les intérêts de la Flandre et ceux de la Belgique; ils sont entièrement solidaires parce qu'il y a identité de nature entre la Belgique et ses composantes. Le premier bien de la Flandre c'est de faire partie intégrante d'un Etat indépendant dont elle forme la substance. J'ai la conviction profonde que la Belgique, au stade où elle est arrivée dans l'ordre politique, peut offrir à ses provinces flamandes un climat entièrement favorable à leur plein épanouissement culturel; mais les deux communautés populaires qui composent notre antique nature ne peuvent, sans courir un péril mortel, s'ignorer l'une l'autre, s'enfermer dans une solitude de cœur et d'âme, négliger ce qu'il y a de commun dans l'antique civilisation des Pays-Bas catholiques, méconnaître aussi la nécessité de fixer de solides agrafes dans la structure de l'Etat qui les abrite depuis plus d'un siècle. Quand les lois sur l'enseignement moyen et sur l'enseignement supérieur auront produit leurs fruits et fait renaître une aristocratie intellectuelle flamande élevée dans sa langue maternelle, la plupart des problèmes aujourd'hui discutés trouveront une solution naturelle. Il faudra même voir, alors, si dans la bataille on n'a pas été parfois trop loin. Des rapports autorisés constatent déjà que l'enseignement du français et de la philologie romane est donné en Flandre par des professeurs qui n'en ont pas une connaissance suffisante. Les solutions adoptées pour régler la vie administrative dans les communes de la frontière linguistique s'avèrent en opposition avec les fruits.

Il faut, n'est-ce pas? envisager ces problèmes dans un esprit de large pacification de façon à ce que personne en Belgique ne puisse jamais se sentir un étranger. La Belgique reprend petit à petit sa figure ancienne, à mesure que l'aire du flamand s'élève et s'élargit. Le pays wallon s'adapte à cette situation qu'il a longtemps mal comprise. Mais de part et d'autre, il faut bannir l'exclusivisme, dont le barbouillage des plaques indicatrices est un symbole regrettable. Le problème de la vie dépasse le problème linguistique. Si la Belgique venait à périr, ne verrait-on pas l'Allemagne reprendre sa marche vers la Meuse qui fut arrêtée en 1814 et en 1914 et la France songer à l'Escaut qui fut si longtemps l'objectif de sa politique? Flamands et Wallons, nous sommes solidaires en vertu d'un long passé qui fut lourd de gloire. Les conditions de notre union sont en perpétuel devenir, mais les revendications des deux groupes linguistiques doivent être, sous peine de mort, bridées par un sens exact de la mission de l'Etat, de sa position diplomatique, des éléments d'un pouvoir capable d'agir et de commander.

* * *

Je crois, messieurs, que ce sens a fait chez nous des progrès étonnants. Il m'a été donné de présider une Commission d'études où figuraient, à côté de Wallons notoires, des représentants qualifiés de toutes les nuances de la pensée politique flamande. Après de longues études et de soigneuses délibérations, nous nous sommes trouvés unanimes, sauf une voix, pour écarter la solution fallacieuse du fédéralisme et pour proposer, avec une déconcentration très poussée, l'ouverture de deux carrières parallèles pour les fonctionnaires avec un bilinguisme réel et pratique au sommet. Sauf ce en qui concerne les services techniques, le dédoublement a été écarté parce que la vraie besogne d'un ministère n'est pas de répondre à des lettres venant de Zoetenaey ou de Henripont, mais bien d'élaborer une politique financière, sociale, commerciale, agricole, coloniale, d'en suivre l'application au jour le jour, d'offrir à chaque heure au gouvernement les éléments multiples des décisions qu'il doit prendre. Trop de Flamands voient encore le gouvernement à travers le grillage d'un guichet de bureau de poste et c'est la source de revendications qui vont à l'encontre du but recherché. Il faut rendre dans vos pensées à la mission gouvernementale toute son ampleur, toute sa noblesse, il faut comprendre qu'elle réclame le concours des meilleurs, il faut mesurer les catastrophes qui sont survenues dans certaines institutions où le facteur flamand a primé indûment les connaissances techniques. Il faut en finir avec l'esprit de village qui voudrait rendre la Flandre étrangère aux grands citoyens qui ont porté très haut dans le monde la renommée de la Belgique.

Faisons tous un effort pour bannir les anciennes défiances qui nous affaiblissent. Déjà l'unité de pensées est rétablie en Belgique sur le plan de la politique extérieure. Le gouvernement belge a toujours voulu l'indépendance du pays et sous la conduite magistrale du Roi Albert, il l'a assurée pendant la guerre, dans les circonstances les plus difficiles, alors que le siège du pouvoir était fixé à l'étranger et que notre armée dépendait pour son ravitaillement du secours des Alliés. Cette indépendance n'a jamais été aliénée et quand les archives seront ouvertes, on se rendra compte de l'énergie avec laquelle elle a été défendue après la guerre, que ce soit pendant l'occupation de la Rhur ou à la table verte des diverses Conférences internationales. Faut-il vous rappeler le retentissant discours du comte de Broqueville du 17 mars 1934 qui a provoqué à Paris un si vif mécontentement parce qu'il déchirait les nuées dont s'enveloppait la politique de M. Barthou? L'intervention royale du 14 octobre 1936 a décidé-

ment mis fin à toutes les légendes, à tous les malentendus. Nous ne voulons pratiquer qu'une politique exclusivement belge, orientée vers la consolidation de la paix. Cette politique se différencie cependant de la ligne effacée que nous imposait la neutralité permanente d'avant la guerre. Nous demeurons maîtres de nos amitiés. Et c'est ici que le courant puissant qui anime le pays flamand et qui lui a rendu la conscience des valeurs politiques et morales incluses dans le concept des anciens Pays-Bas, de la Généralité, comme on disait au temps des dix-sept Provinces, influence heureusement nos aspirations belges en nous faisant ardemment souhaiter qu'un parallélisme s'établisse dans la politique du royaume des Pays-Bas, du Grand-Duché de Luxembourg et du royaume de Belgique. Le récent jugement de la Cour de La Haye a écarté les dernières difficultés qui s'opposaient à un règlement des questions d'ordre Economique pendantes entre la Belgique et la Hollande. L'Union économique Belgo-Luxembourgeoise a subi heureusement l'épreuve d'années très difficiles. Les trois Etats ont les mêmes intérêts fondamentaux, les mêmes tendances libérales, un climat politique fort semblable dans ses caractéristiques essentielles. Ceux qui recherchent une adaptation aux réalités contemporaines de l'idéal qui nourrit la pensée des vieux constructeurs de l'Etat bourguignon doivent, selon moi, consacrer leurs efforts, non point à affaiblir la structure politique de l'un des trois éléments d'une combinaison qui est certainement viable, mais, au contraire, à donner à chacun une consistance inébranlable. Une Belgique forte, une Hollande solide, animées chacune d'un patriotisme éclairé, d'un légitime orgueil, d'une robuste confiance dans leurs destinées sont de taille à affronter ensemble, fraternellement appuyées l'une sur l'autre, les orages redoutables qui se lèvent à l'horizon. Je crois rendre à M. van Severen un témoignage de justice en soulignant la part qui lui revient dans le redressement, chez nous, du sens de l'Etat et dans la vulgarisation de l'idée qu'il existe toujours, entre les héritiers du beau domaine de Charles-Quint dans les pays de « par deça » une solidarité susceptible d'engendrer certaines réalisations d'ordre diplomatique. Les formules qu'il a lancées au début pouvaient et devaient inspirer de l'inquiétude, car on ne revient pas purement et simplement sur trois siècles d'histoire. Depuis la Révolution du XVI^e siècle, la Belgique et la Hollande ont vécu dans une atmosphère très différente et ont évolué sous l'empire de facteurs historiques, sociaux et économiques qui ont accentué leurs divergences d'autrefois. La reconstitution des XVII Provinces sous la forme d'un Etat doit être exclue. Réserves faites sur son programme politique et social qui n'est pas en cause ici, j'ai le sentiment que l'étude plus objective de notre passé national et l'observation des faits contemporains ont amené M. van Severen à concevoir son idéal sous une forme qui est devenue compatible avec le patriotisme et avec le loyalisme dynastique des Belges, des Hollandais et des Luxembourgeois. Je souhaite de le voir s'inspirer toujours davantage des traditions propres de notre pays.

* * *

Messieurs, la crise terrible de la Grande Guerre qui a si profondément ébranlé le monde moral a exacerbé toutes les formes du nationalisme. La fatalité a voulu que l'évolution qui se dessinait déjà en Belgique vers un retour des élites francophones de la région flamande à la langue et aux modes de sentir de leurs pères n'était pas assez avancée pour qu'elles puissent donner des cadres au renouveau qui montait des profondeurs du peuple. Je reconnais, sans hésiter, la faute de ces élites. Mais, croyez-moi, la génération qui monte l'a déjà en partie réparée. En tout cas, ce serait une tragique erreur que de répondre par de l'animosité

ou par de la haine à une bonne volonté qui repose sur un amour que, de part et d'autre, on ignorait. L'amour de la Belgique, mais c'est en réalité chez ceux-là mêmes que certains Flamands repoussent aujourd'hui, l'amour de la Flandre, l'amour de la terre patriale qui leur est commune. Dans un village proche de l'Escaut que j'ai des raisons spéciales de connaître parce qu'une lignée de mes ancêtres y dorment leur dernier sommeil, le monument des morts de la guerre porte les noms de treize jeunes gens du terroir et aussi le du fils de la famille seigneuriale volontaire de guerre de dix-neuf ans, tombé glorieusement près de Dixmude le 11 octobre 1916. Le souvenir mortuaire de ce jeune soldat, un petit-fils de ma grand-mère, dont je vous dirai le nom, le comte Charles d'Ansembourg, porte ce texte de saint Jean : « Nous n'avons pas de meilleur moyen de pratiquer la charité que de donner notre vie pour ceux que nous aimons. » Méditons ces graves paroles et gravons-les dans nos cœurs. Voilà des sacrifices qui en disent plus long que tous les discours. Ils répondent, n'est-ce pas? à toutes les clameurs de haine car, suivant la parole de Psichari, le sang de héros est plus lourd que l'encre des écrivains...

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

La Revue catholique des idées et des faits
est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; faiblesse et décadence de la France; nécessité pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

Poèmes⁽¹⁾

PARFOIS JE SONGE, PETIT CLAUDE

*Parfois je songe, petit Claude, à la rencontre si belle
De nos âmes au paradis!
En s'épanouissant là-haut, l'âme de l'homme demeure-t-elle
Marquée par son séjour ici?
Tant de déboires, tant de lutttes, tant de fautes et d'amère science
Ne creusent-ils point leurs sillons?
Est-il des âmes-bébés près de ces âmes chargées d'expérience,
Est-il des âmes sans brouillons,
Des âmes fraîches, neuves, des âmes vraiment enfantines,
Et la maman frustrée, en deuil,
Qui, se penchant pour écouter naguère des roulades argentines,
Ne berça qu'un petit cercueil,
Retrouve-t-elle aux cieux son nourrisson tout ignorance
Cette âme sans ride et sans fard?
J'ai tant aimé les nouveau-nés aux graves yeux pleins d'innocence...
Je songe à toi, mon bébé Claude, avec une étrange espérance
Quand j'évoque mon grand départ.*

MON DIEU, SI J'ÉTAIS SÛRE

*Mon Dieu, si j'étais sûre d'avoir reçu le don suprême,
Si je croyais à mes poèmes
Avec la forte certitude que d'autres ont de leurs écrits,
Si, pour harmoniser mes cris,
Je me savais du musicien et du poète l'art insigne,
Si je croyais que je fais signe
Dans l'avenir aux amis invisibles qui me liront avec amour,
Alors la vie de chaque jour
Avec son dur grignotement où s'émettent l'une après l'autre les
Avec ses incessantes lutttes, [minutes,
Je lui rirais au nez dans mon humble triomphe obscur :
Me sentir ce poète sûr
D'un cri de bronze, d'un cri d'argent, d'un cri de cristal, d'or et de
Etre l'auteur d'un cri de pierre [lumière,
Et le savoir, même si les chefs de mon temps l'ignorent, quel appui
Pour le méconnu d'aujourd'hui!
Mais je doute, mon Dieu, de tous mes chants, j'en doute encore à cet
[instant où je rythme ma plainte
Malgré tant d'amitiés non feintes...
J'espère, et puis je ris de moi et tête basse je joins mes mains
En acceptant les lendemains
Que Vous m'avez taillés, comme aujourd'hui et comme hier, dans un
Dont je n'aurai jamais rien su, [tissu
Et si Vous le voulez, mon Dieu, que mon effort ait été vain et mon
Voici, je dis : Ainsi soit-il! [chant inutile,*

HENRIETTE CHARASSON.

Après les entretiens de Berchtesgaden

Vraiment, nous avons sous-estimé le rythme de notre époque! Dans le numéro du 4 février de notre chère *Revue catholique des idées et des faits*, nous avons invité nos lecteurs à patienter jusqu'aux Ides de Mars, pour entendre une parole de Rome qui réglera le destin de l'Autriche. M. Mussolini a été plus pressé que nous ne l'aurions cru; il a été pressé par son partenaire impatient et il a décidé de l'avenir prochain de l'Etat fédéral danubien par une parole que le Duce n'a pas prononcée. Ce silence, aussi effrayant que celui de l'espace, du néant pascaliens, a encouragé M. Hitler à frapper un grand coup. Le monde en est resté stupéfait et pourtant l'on aurait dû prévoir un événement tant de fois annoncé. Mais les enfants terribles de la politique, les publicistes franco-britanniques de gauche, ont trop souvent crié « au loup » pour que cette clameur fût prise au sérieux.

Cependant les milieux autrichiens les plus compétents étaient préoccupés de l'attitude du Führer dès le commencement de cette année. La Conférence de Budapest avait fourni la preuve que l'Italie soutenait pleinement les aspirations allemandes aussi bien en Autriche qu'en Hongrie. Les rapports des diplomates adressés à la *Ballplatz* concordaient dans ce sens qu'aucun appui sérieux ne serait plus à attendre du côté de l'étranger. On fit bonne contenance et l'on regarda venir les choses. Je me permettrai de trahir quelques petits secrets qui, aujourd'hui, ne sauraient plus nuire à la cause autrichienne. Ainsi l'on apprit à Vienne, dans les derniers jours de janvier, que M. Moscicki avait dit à M. Noël, l'ambassadeur de France en Pologne, que le sort de l'Autriche serait — selon lui, Président de la République polonaise — de finir par un rattachement au Reich. Le baron de Franckenstein, ministre à Londres, informait le chancelier du peu d'enthousiasme que la plupart des hommes d'Etat britanniques nourrissaient pour la cause de l'indépendance autrichienne. Il va de soi que M. de Schuschnigg ne s'adonna à aucune illusion sur l'énergie de la diplomatie française. Enfin, le chancelier n'avait aucune envie de s'allier avec le Front Populaire et avec la *Komintern* contre le Reich naziste, mais pourtant allemand et anticommuniste.

La découverte de la conjuration de MM. Tavs et Leopold fournit aux autorités autrichiennes des preuves en nombre, non seulement sur l'hostilité inébranlable des illégaux par rapport au régime, mais aussi sur le puissant appui dont cette opposition farouche jouissait auprès de la direction du parti naziste dans le Reich. L'arrestation des coupables constituait, de la part des dirigeants autrichiens, une expérience hardie. On voulait se rendre compte si l'Allemagne désavouerait les inculpés ou si elle les protégerait. Le dimanche 6 février, le doute cessait d'exister : M. von Papen apportait une invitation urgente d'aller conférer avec le Führer. La veille, les milieux autrichiens les plus compétents s'étaient montrés assez optimistes en ce qui concernait le remaniement survenu à Berlin; M. Tauschitz, le ministre d'Autriche auprès du Reich, venu en avion pour renseigner M. de Schuschnigg sur les événements d'Allemagne, avait tranquilisé les appréhensions de ses supérieurs. Maintenant le chancelier d'Autriche se trouvait devant le dilemme de refuser une main tendue ou bien de l'accepter en risquant de ne plus pouvoir s'en dégager.

Pendant plusieurs jours, les consultations se suivaient à

(1) Ces poèmes inédits sont extraits d'un recueil qui paraîtra prochainement chez Flammarion, à Paris, sous le titre : *Sur la plus haute branche*.

Vienne. Ministres et politiciens de marque, chefs du Front Patriotique et hauts fonctionnaires furent mandés par M. de Schuschnigg. Enfin, celui-ci annonça sa résolution d'aller à Berchtesgaden, pour voir, pour écouter et pour présenter lui-même ses propres doléances. Nous croyons savoir que le représentant de l'Autriche ne s'attendait pas à une sorte d'ultimatum. Il se fit accompagner par M. Guido Schmidt et par quelques sous-ordres, dont le chef de l'agence télégraphique officielle. C'est seulement en arrivant à Salzbourg que le chancelier apprit la présence de M. von Ribbentrop dans la villa du Führer et que le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères autrichien fut définitivement prié d'assister aux entretiens.

La plupart des informations que la presse internationale a publiées au sujet de ces conversations sont sans fondement. M. de Schuschnigg ne fut pas laissé seul pour étudier le plan d'agression allemand contre l'Autriche, il n'y eut pas de scènes violentes, mais l'entrevue fut toutefois marquée par la gravité de la situation. Dès le premier moment, après avoir pris place dans le cabinet de travail de M. Hitler, son interlocuteur sentit que le moment tant redouté était venu. La fameuse annexe P du *modus vivendi* du 11 juillet allait jouer. Le Führer exposa son point de vue. Précisons ce réquisitoire, pour ne pas tomber dans le ridicule des champions communistes d'une Autriche catholique et monarchiste, qui considèrent l'action allemande comme réplique de l'odieuse invasion de la Belgique en 1914. M. Hitler est profondément convaincu de sa thèse, du dogme fondamental de sa foi que les hommes issus du même sang et parlant la même langue ont le droit et le devoir de former une étroite communauté, un seul peuple (*Volksgemeinschaft*). Cette communauté, toujours selon la doctrine naziste, est plus sacrée que ne le sont les liens qui rattachent l'individu à son Etat, à son culte, à sa classe ou à n'importe quelle autre idée. Tout ce qui sépare les membres du même peuple est condamnable, spécialement quand ce schisme compromet l'unité nationale. Or, le national-socialisme peut s'accommoder, à la rigueur et pour un certain temps, de la survivance de plusieurs Etats allemands — il en existe actuellement cinq : le Reich, l'Autriche, Dantzig, le Luxembourg et le Liechtenstein, bien entendu, à en croire la thèse hitlérienne, — mais cette pluralité d'organismes politiques ne saurait l'emporter sur leur devoir de maintenir leur unité nationale.

* * *

L'Autriche s'est engagée, par le traité du 11 juillet 1936, à respecter ce devoir, et en promettant de la faire, elle n'a fait qu'exécuter un commandement de Dieu et de la nature. Cependant, elle a trahi, à plusieurs reprises, des velléités d'indépendance dans le domaine international, elle a « maltraité » les apôtres de la germanité pure et elle a prohibé la divulgation de la doctrine raciste. Cet état de choses ne durera que jusqu'au moment où le Reich aura les mains libres pour briser les chaînes des Allemands du Danube. Et voici une conjoncture incomparable pour imposer aux dirigeants viennois la volonté de Dieu et du Führer. La France est faible et indécise, en Angleterre les amis de l'axe Berlin-Rome prennent le dessus, l'Italie est obligée de subir les conséquences de sa politique en Espagne et en Ethiopie.

Placé face à M. Hitler et à la dure, impitoyable nécessité de se démettre ou de se soumettre, M. de Schuschnigg est seul, isolé, délaissé. Il garde sa dignité et il sauve quelques apparences, mais il est forcé de plier. Le Führer explique au chancelier d'Autriche les demandes du Reich; il le fait sans ambages. M. de Schuschnigg défend sa propre interprétation du *modus vivendi*. La conversation des deux chefs de gouvernement, qui

a été très animée, menace de s'envenimer après que M. von Ribbentrop eut formulé de manière tranchante les exigences de l'Allemagne. Enfin, tard dans la soirée, M. de Schuschnigg rebrousse chemin, emportant une mise en demeure qui, pourtant, n'a pas le caractère d'un ultimatum en règle. Il sait que les illégaux recommenceront une activité terroriste dès que le délai fixé par M. Hitler sera écoulé; il ne se cache pas non plus que, tout en pouvant briser l'émeute à l'intérieur, le gouvernement autrichien ne saurait jamais résister à une pression venant du dehors, de l'Allemagne, avec le consentement exprès de l'Italie.

Le chancelier d'Autriche a refusé de mettre sa signature sous un document quelconque avant d'avoir conféré avec le Président de la Confédération et les chefs du Front Patriotique. Dimanche, lundi et mardi, Vienne, plongée dans l'attente, dans l'inquiétude et bientôt dans la panique, lit dans les journaux étrangers, que l'on a soin de ne pas saisir et de laisser circuler sans empêchement, d'abord une partie de la vérité cruelle, puis des mensonges inimaginables d'une journalle que M. Hitler a fort bien croqué dans son discours du 20 février. Les nazis triomphent, les légitimistes se récrient, les Juifs sont dans un abattement complet, les chefs catholiques protestent et les responsables se sentent aux abois. MM. Ender et Schmitz, le maire de Vienne, conseillent au chancelier la résistance, mais à condition que celle-ci ne soit pas désespérée. Les *Landesführer* du Front Patriotique, rassemblés le mardi 15, sont encore plus réfractaires à une acceptation de l'ultimatum (qui n'en est pas un). MM. Guido Schmidt et von Papen exercent leur influence pour atténuer les difficultés. Mais les représentants des grandes puissances occidentales observent une attitude qui démontre au chancelier l'inutilité de toute lutte. Informés du voyage à Berchtesgaden le vendredi 10, MM. Puaux et Palaret se sont mis en communication avec le Quai d'Orsay et *Downing Street*; le peu de temps qui leur est resté n'a été employé que pour de bons conseils transmis au chancelier d'Autriche : qu'il aille voir et qu'il ne s'empresse pas de conclure. M. Hodza, auquel M. de Schuschnigg a téléphoné personnellement la grande nouvelle, et M. Darányi étaient pareillement dans le secret. Quant à l'Italie, elle a observé de très près tout ce qui se passait entre Berlin et Vienne.

Aux heures tragiques du mardi, la Grande-Bretagne et la France n'ont pas choisi le seul moyen d'intervenir en faveur de l'Autriche, le seul qui aurait pu avoir des chances de succès : à un ultimatum deux ultimata. Toute autre démarche était condamnée d'avance à demeurer stérile et même grotesque. MM. Herderson et François-Poncet ont communiqué à M. von Ribbentrop que leurs gouvernements ne sont pas sans s'intéresser au sort de l'Autriche. Le ministre des Affaires étrangères du Reich leur a poliment répondu qu'en l'occurrence lui ne s'intéressait pas outre mesure à ce qui intéressait la Grande-Bretagne et la France et que les relations entre les deux Etats allemands ne regardent qu'eux-mêmes.

M. de Schuschnigg n'a pas demandé le secours des démocraties occidentales, mais elles auraient dû se dire que l'existence d'une Autriche réellement indépendante était de leur propre intérêt vital. Des considérations de politique étrangère et intérieure ont paralysé l'action franco-britannique. Vienne n'avait qu'à s'incliner devant la volonté, de fer et de sang, du Führer. Toutefois, cette capitulation que des têtes de linotte considèrent comme la fin d'une évolution inévitable, n'est qu'un commencement. Nous croyons pourtant que le rêve allemand sera réalisé en Autriche avec l'exactitude d'une manœuvre militaire.

Sauf un revirement inopiné dans la situation internationale ou, pour parler crûment, sauf une nouvelle entente franco-anglo-italienne dressée contre le Reich, la synchronisation de l'Autriche ne rencontrera pas même d'obstacles formels. Souli-

gnons les faits indéniables : l'entrevue du 12 février et les accords qui y ont été préparés et que M. Miklas, le Président de la Confédération, a approuvés le 14, établissent d'abord comme principe la mise au pas de la politique étrangère de la *Ballplatz*. Dorénavant, aucune initiative autonome de la diplomatie autrichienne n'est plus admise. La *Wilhelmstrasse* aura toujours à opposer son veto, au nom de la solidarité des liens fraternels austro-allemands. Nous ne croyons pas que le nouveau ministre, qui est identique à l'ancien sous-secrétaire aux Affaires étrangères, M. Guido Schmidt, aura trop d'inhibitions à vaincre pour collaborer avec M. von Ribbentrop, son collègue et chef de file. Ce qui restera d'indépendance aux gens de la *Ballplatz*, ce sera la possibilité de servir d'intermédiaires là où Berlin ne voudra, ni ne pourra s'aventurer elle-même. Nous supposons par exemple que la présence de l'Autriche dans la Société des Nations durera encore quelque temps et que Vienne fera, le cas échéant, un très honnête courtier entre le Reich et la France ou même entre Berlin et Prague.

La même évolution se dessinera sur le terrain militaire. Il est fort probable que l'armée autrichienne gardera longtemps son existence séparée, mais elle ne combattra jamais contre l'Allemagne et elle ne s'opposera pas, dans la pire des hypothèses, à une jonction des forces germaniques et italiennes. M. Guido Schmidt est *persona grata* à Berlin; nous ne pensons pas qu'il en soit de même quant au général Zehner, sous-secrétaire à la Guerre. Ce dernier cédera donc sa place, un jour ou l'autre, à un chef militaire mieux en cour à Berlin. Ajoutons, à ce propos, que la présence des généraux allemands lors des conversations de l'Obersalzberg n'avait pas pour but d'intimider M. de Schuschnigg, comme se l'imaginent les reporters de la grande presse, mais qu'ils étaient appelés comme experts techniques afin de discuter la collaboration des armées du Reich et de l'Autriche.

L'administration est désormais soumise à MM. de Glaise et Seyss-Inquart, très nationalistes tous les deux. Le second d'entre eux est particulièrement honoré de la confiance de M. Hitler. D'ailleurs c'est un homme fort capable, honnête et connu pour ses convictions catholiques, mais aussi pour son opiniâtreté. Il tâchera sans doute d'« épurer » l'administration et la police. M. Skubl, qui dirige les forces de l'exécutif et surtout la police, est pareillement « bon Allemand ». Il n'est nullement ce champion du « cours occidental » que nous dépeignent les journalistes français et anglais. D'autre part, la loyauté du nouveau ministre envers l'idée de l'indépendance autrichienne, interprétée selon la nouvelle formule, est sûre et certaine.

* * *

Et nous voici au centre du problème : l'*Anschluss*. Le rattachement est-il devenu une réalité? Nullement. Synchronisation, oui, *Anschluss* pas encore et probablement pas de sitôt. Nous verrons l'entrée en masse dans le Front Patriotique des nazis, ci-devant « illégaux »; ils s'empareront des postes de commandement; ils manifesteront dans la rue. De fil en aiguille, on admettra la croix gammée, on entendra chanter le *Horst-Wessel-Lied*. On molesterá les passants d'un aspect non-aryen, on brisera les vitres de magasins juifs. L'antisémitisme « froid » s'accroîtra vivement, puis l'on procédera à des mesures restrictives, qui éviteront d'abord d'appeler un chat un chat et un juif un juif. L'économie autrichienne sera submergée par des Allemands. L'I. G. Farben Industrie vient de conquérir la plus grande banque autrichienne, jadis contrôlée par les Rothschild. Toute l'industrie lourde est d'ores et déjà nazifiée; il en est de même quant aux principales manufactures de textile. Le mouvement raciste laissera ses fortes empreintes dans la vie littéraire et

artistique; il dispose d'une influence prépondérante dans l'enseignement supérieur et secondaire. L'énorme pourcentage des israélites dans les professions libérales sera âprement discuté et réduit par des mesures si possible non coercitives. Enfin, la propagande légitimiste aura vécu.

Mais l'indépendance autrichienne subsistera... Ne criions pas à la mauvaise farce, cette indépendance demeurera une réalité, parce que... même les nazis autrichiens sont les premiers à vouloir se gouverner eux-mêmes et à refuser une fusion pure et simple avec le Reich. Vienne restera la capitale du bassin danubien, l'Autriche demeurera le point de départ de la poussée allemande vers l'Est. La position du catholicisme ne sera pas menacée, la législation du Reich aura à subir des modifications importantes avant de pénétrer en Autriche. La monnaie, le budget, le système bancaire autrichien ne seront pas supprimés.

Vous direz que ce n'est pas là la réalisation des idées pour lesquelles Dollfuss est mort et auxquelles ont rêvé les artisans de l'Autriche régénérée. D'accord. Je devrais être de la tribu des officieux pour contester une vérité manifeste, quoique triste. Mais j'ai exposé l'avenir tel qu'il se dessine sur le fond des réalités politiques d'aujourd'hui. On en induira facilement qu'aucun prétexte pour une intervention franco-britannique n'existe, si nous nous plaçons sur le terrain du droit des gens formel. L'Autriche est toujours indépendante. Elle a conclu, elle conclut et elle conclura des accords avec un autre Etat, et si elle est synchronisée à l'intérieur, c'est qu'elle effectue cette opération selon les lois existantes en Autriche. Tout autre serait le raisonnement d'un *Realpolitiker* qui opposerait à la force de l'idée raciste allemande et à l'idée raciste allemande de la force la puissance d'une autre idée rivale. Le Reich ne sera chassé de l'Autriche ni par le droit des gens, ni par le droit canon, mais uniquement par les canons d'un droit ou d'un tort quelconque. Aux hommes d'Etat de peser cette vérité et d'agir, ou de ne pas agir, en conséquence.

Une dernière remarque : tout ce que nous venons de constater n'est valable que dans les conditions actuelles, aussi longtemps que l'Italie s'intègre dans l'axe Berlin-Rome et que la Grande-Bretagne ne veut, ni ne peut employer ses immenses ressources pour défendre l'existence d'une Autriche neutre ou même anti-allemande. Cependant, un renversement des alliances, d'ailleurs nullement probable, ne pourra redresser l'œuvre accomplie à Berchtesgaden qu'après des luttes terribles. On a négligé le seul moyen de différer ou d'éviter le presque inévitable : on n'a pas osé rappeler les Habsbourg. Maintenant, tout cela est perdu; tout, sauf l'honneur d'avoir vaillamment défendu une cause et de s'être prêté aux ordres d'un voisin tout-puissant avec une dignité qui inspire le respect et la compassion.

ROGER DE CRAON-POUSSY

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

En quelques lignes...

Herbert Hoover

Le Président est revenu parmi nous. Et, avec lui, c'est toute une époque, à la fois tragique et exaltante, que nous revivons : l'époque de la guerre, de la « Commission for Relief in Belgium ».

C'est à Londres, où l'avait mené sa vie active d'homme d'affaires, que Herbert Clark Hoover, le 19 octobre 1914, reçut la visite d'Emile Francqui. Il y a des conjonctions d'étoiles qui laissent, dans l'éther, de lumineux sillages : il y a de ces rencontres qui orientent le destin. Quinze jours après l'entrevue de Londres, la première cargaison de vivres arrivait à Bruxelles!

Les Belges n'oublieront jamais — ceux qui ont été nourris par la « Commission for Relief » — l'immense bienfait qu'ils doivent à l'initiative du Président Hoover et de Francqui.

Quand vint l'Armistice, l'œuvre de la C.R.B. ne disparut point, avec le cauchemar de la disette. Dès 1916, Hoover songeait aux moyens de reconstruire, après la tempête, les institutions de haut enseignement détruites ou mises à mal. L'on peut affirmer, l'on doit affirmer, aujourd'hui, que, dans cette liquidation de la guerre qui vit le triomphe insolent des seules revendications matérielles (et c'est bien de cela que nous souffrons encore, jusqu'à en mourir), la création de la C. R. B. Educational Foundation, Inc. et de la Fondation Universitaire fut l'unique sursaut de l'idéalisme.

Ce que cette sollicitude en faveur de l'enseignement supérieur représente désormais pour notre patrie, ceux-là le savent qui ont eu l'occasion et l'insigne faveur de bénéficier des largesses de notre F. U. et de la C. R. B. Chaque année, des jeunes gens de chez nous passent l'Océan, tandis que des fellows américains viennent s'initier, dans nos laboratoires, dans nos séminaires, dans nos bibliothèques, à la recherche scientifique. Le Cercle des Alumni, qui groupe les bénéficiaires de cette politique de mécénat, compte plus de 700 membres. Il y a des échanges de professeurs; des courants d'influences s'établissent.

Herbert Hoover, qui avait débuté dans la vie comme ingénieur des mines, a conçu tout cela d'accord avec Emile Francqui, dont les premières aventures avaient été coloniales. Ce qui semblerait prouver que l'action est bien la sœur du rêve.

Le Président nous est revenu. Il a grossi. Le cheveu, plus rare, s'est fait blanc. Mais l'impression n'a pas changé d'optimisme tranquille. Dans la chaleur des banquets, le visage se colore. Herbert Hoover, qui mâchonne un gros cigare, se lève alors, les mains dans les poches du pantalon; et il dit, non sans humour, sa joie de se retrouver en Belgique et sa confiance.

On l'a bien reçu. C'était justice.

Dimanche historique

La date du 20 février restera gravée dans nos annales.

C'est le jour où le chancelier Hitler, pendant trois heures d'horloge, a développé, pour son Reichstag et pour le monde, le plaidoyer le plus bourré de chiffres et de tranquille assurance qu'il ait donné aux ondes de transmettre à travers l'espace. Cependant, à Downing Street, M. Anthony Eden remettait sa lettre de démission. De sacro-saintes traditions en furent, du coup, bouleversées : celle qui veut, par exemple, que les ministres anglais sacrifient aux joies du week-end les soucis de leur charge. De mémoire de journaliste accrédité auprès du Foreign Office,

jamais les caucus ministériels ne s'étaient ainsi multipliés, dans une atmosphère pareillement fébrile. A Berlin, comme il faisait frisquet, on assure que les haut-parleurs en plein vent ne réunirent pas des foules nombreuses; mais les brasseries regorgeaient d'un public attentif et tout prêt à pousser de synchroniques « Heil! »

Chez nous, le soleil de février faisait, sur des champs encore givrés, une caresse d'or. Les bourgeons se remettaient de leur alerte. Sur les routes des Ardennes, les premiers, les plus intrépides voyageurs du dimanche partaient à la découverte.

Le championnat de Belgique de football s'est joué. Entre la séance solennelle du Reichstag et la séance dramatique de Downing Street. Sur les rives des Deux-Nèthes, dans cette petite capitale du ballon rond qu'est la cité de Lierre, l'équipe championne du Daring a perdu sa maîtresse carte. Comme le disent, en leur pittoresque jargon, les journalistes sportifs, on aura pleuré, le soir, dans les chaumières de Molenbeek.

L'homme qui a perdu son nom

C'était le titre d'un roman. Mais la vie réelle a des surprises plus imprévues. Le cas Boutenko, si on l'isole de tous ses facteurs politiques, est de ceux qu'un Pirandello eût aimé traiter à la scène.

Voilà un homme qui est accusé, par ses adversaires, de n'être pas « soi », d'avoir usurpé l'identité du diplomate de l'U.R.S.S. à Bucarest. Il a beau protester; il a beau accepter d'être soumis à une sorte d'expertise officielle : on récuse, par avance, les conclusions de cette commission d'enquête. Et cela pose tout le problème de la personnalité.

Car enfin, nous n'existons, nous ne vivons notre propre vie que par une sorte de *consensus omnium*. Qu'une cabale assez puissante soit montée contre n'importe lequel d'entre nous, que ses contemporains s'entendent pour le mettre hors la commune loi : et le voilà perdu, le voilà rejeté aux ténèbres extérieures, le voilà incapable de faire la preuve, à tout jamais, de sa personnalité!

On me rétorquera : « Mais vous supposez réalisées des conditions d'unanimité dans la mauvaise foi. C'est là une hypothèse qui ne se peut vérifier. »

— Et pourquoi donc? N'oubliez pas que, plus nous allons, plus les humains s'habituent à penser en troupeau, à se décider sur la foi de slogans. Le cas Boutenko, on y insiste, est comme un avertissement.

Elections académiques

Le sujet revient, périodiquement, sur l'eau, sur l'eau de cette Seine royale qui coule entre Louvre et Mazarine, dans un des plus émouvants décors de l'histoire.

Parmi les grands favoris, on cite Tharaud. Lequel? Jean ou Jérôme? Ou les deux?... Il faudra bien que, cette fois du moins, ils se dédoublent. A dire vrai, une collaboration aussi étroite que celle des Tharaud crée, pour le lecteur qui lit — simplement — « je », une sensation de malaise. Barrès avait-il donc deux secrétaires?... Quand on annonce les Tharaud conférenciers, c'est encore plus drôle. Une de mes bonnes amies s'était imaginé, de bonne foi, qu'elle allait voir surgir, au tapis vert, derrière la carafe, deux orateurs. Exactement comme dans les courses de Six-Jours, dites « à l'américaine », où se relaient les équipiers.

On recommence à parler des candidatures, qui seraient à coup sûr sensationnelles, de Paul Claudel et de Charles Maurras. On a peine à croire, d'ailleurs, que le poète des *Cinq Grandes Odes* accepte de revenir sur des préventions qu'il n'a pas manqué,



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX, — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées en-
tièrement lavables et incassables - Ar-
ticles bourrés - Spécialité d'articles pour
couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabls Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. 283 Courtrai



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

S. A. "CEMSTO"

CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES



**Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.**

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

COTE D'AZUR

Voyage individuel en 11^e classe. - 9 jours. - Bons Hotels. - Excursions en autocar et tous frais compris - 1.370 francs belges

VOYAGES COLOMB

LA PLUS PARFAITE DES ORGANISATIONS DE VOYAGES

Envoi gratuit, sur demande, de notre brochure illustrée contenant le détail d'une multitude d'itinéraires soigneusement
étudiés, avec indication des prix dans les différentes catégories.

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES. — Téléphone : 12.58.78

ces dernières années, de faire valoir bien haut. L'Académie a ses coquetteries. L'élection de Claudel équivaldrait à ingurgiter, sans grimaces, un fameux crapaud. Bien entendu, le talent claudélien reste hors de cause. Dans son dernier volume (*Un Poète regarde la Croix*), le plus biblique, le plus inspiré des bardes modernes donne, une fois de plus, la preuve de son allégresse verbale et de son sens très noble d'interpréter les symboles.

Maurras nous paraît tout aussi mal « placé ». Il ne faut pas compter sur un acte général et généreux de résipiscence. Jacques Bainville, malgré la netteté de sa position doctrinale, ne faisait pas plastron. Le théoricien de la monarchie n'ira pas s'asseoir dans un fauteuil académique. Ce qui n'empêche pas du tout Charles Maurras d'être un des authentiques cinq ou six grands écrivains dont la France se puisse honorer. Mais, on l'a déjà dit ici, l'Académie ne se recrute pas — pas uniquement — à la valeur. M. Fernand Gregh a beaucoup de chances, signalent les augures. C'est exactement ce que l'on voulait vous faire comprendre. Avoir commis des vers honnêtes, avoir accepté de lire du Hugo en Sorbonne *ad usum delphini* : c'est, fort exactement, le genre de titres que l'on réclame de l'impétrant moyen. M. Fernand Gregh ne tirera pas trois fois les mêmes sonnettes. Sa cooptation sera calme et bien accueillie. Il ne dérange personne. Pas même ceux qui viennent ronfler aux séances du Dictionnaire.

Le romanche

La Suisse a plébiscité l'accession de cette langue — le romanche, ou rhéto-roman, ou ladin — comme quatrième langue nationale. Bienheureux Helvètes que n'empoisonne guère, semble-t-il, la querelle linguistique!

« Ladin » n'est pas la corruption dialectale du mot « latin » dans ces régions qui se trouvent entre le lombardo-vénitien (au sud) et le monde germanique (au nord). Autrefois, le ladin était parlé sur un vaste territoire. Mais, privé d'unité politique et de centre linguistique, le domaine du ladin se rétrécit chaque jour davantage. Faut-il croire que le plébiscite prolongera l'agonie d'une langue que les néo-latins, depuis les travaux d'Ascoli, acceptent de ranger aux côtés de l'italien et du français, ces cousines riches?

Le ladin déborde sur la Suisse et sur l'Italie du Nord. On le parle dans les Grisons, dans l'Engadine, sur le cours supérieur de l'Inn, dans les vallées du Trentin, et, plus à l'Est, jusqu'aux Alpes Carniques et jusqu'à ce bassin de l'Isonzo qui eut si souvent les honneurs du communiqué de guerre.

Les dialectes ladins sont assez différents les uns des autres (on en compte une bonne vingtaine), même dans le vocabulaire. L'on a pu affirmer qu'il n'y a pas un système phonétique qui leur soit bien particulier. Ils possèdent cependant, c'est indiscutable, des traits communs.

Ascoli, le célèbre romaniste italien, a entrepris, un jour, de tracer, autour du domaine ladin, une véritable frontière. C'est un tour de force. Assez arbitraire, au demeurant; ou, du moins, abstrait. Il en va ainsi de la plupart de nos essais de définir ou de délimiter. Nous avons besoin de classements, de systèmes. Encore faut-il savoir, dans le moment même où on les construit, que la vie garde tous ses droits. La langue est un phénomène vivant. C'est nous qui déterminons l'évolution de la langue parlée. Et non point les dialectologues.

La reconnaissance du romanche se traduira sans doute par des manifestations folkloriques : danses costumées, chansons populaires. Et c'est très bien ainsi.

Zigzags en Finlande

I. — De l'est à l'ouest. — Les rapides.

Je quittai l'ylämäja de Koli à regret. J'enviais un peu mon ami le professeur L... qui allait y passer toutes ses vacances. Mais l'inconnu me hélait : je voulais pousser jusqu'à l'Océan Arctique. Or la seule route carrossable qui y mène part de Rovaniemi. Il me fallait donc arriver là, par les détours les plus pittoresques possible. Le mieux était de traverser de l'est à l'ouest tout le pays, jusqu'à Oulu, sur le golfe de Bothnie, pour atteindre de là, en chemin de fer, Rovaniemi, qui est à la fois la porte et la capitale de la Laponie.

Un joli bateau à moteur, construit en France, me fit traverser le lac Pielinen jusqu'à Vuonilahti. Je débarquai à l'orée d'un bois de pins. Soleil, sable, parfums résineux. Le chemin montant bifurquait. Je demandai à un paysan qui passait la direction de la gare : *asema*? Il me l'indiqua d'un geste calme et poli, sans mot dire, en vrai Finnois.

C'était une de ces gares du type commun dans le Nord, bâties de planches plus jolie que les maisons, propre, assez vaste, ouverte à tous, sans barrières ni règlements inutiles; flanquée de sa petite buvette où les ouvriers se désaltèrent d'inoffensives limonades. De toutes parts, la solitude sylvestre. Sur les fils du télégraphe déjà les hirondelles s'assemblaient. Insouciant et sympathique, le train parut, avec son tender chargé de bûches et ses quatre ou cinq voitures à peu près vides; il nous laissa monter, continua sa promenade de doux reptile à travers la plaine, stoppa à des gares moins isolées, fit défiler devant ses glaces les rayures blanches ou brunes des futaies, les rapides charriant des centaines de troncs de pins, les laes nus ou couverts, par endroits, de la curieuse marquetterie d'un parc de bois flotté, les scieries aux vastes entassements de planches ou de poteaux de mine, et, près des gares, des stocks de bûches pour les locomotives. Je descendis à Vaala, dont l'unique hôtel se détache sur un fond de forêt, au bord de l'Oulujoki. Le temps était superbe; l'eau du large fleuve frétilait de soleil. Demain, je m'y embarquerai pour la descente des rapides.

Malgré les bois et les terrains marécageux qui en défendent l'accès, je voulus le connaître, un peu comme on examine un coursier avant de le monter. Ici, il était doux : par endroits sa peau semblait remuer à peine; ailleurs il écumait, avec des sauts et des bonds sur des rochers roux, et sa rumeur s'entendait au loin. Le soir approcha lentement, laissa flotter dans l'eau une bannière multicolore. Sur la rive droite, près du grand pont de fer, quelques maisonnettes rouges se reflétaient dans sa transparence. Je rentrai à l'hôtel paisible et accueillant qui, par son aspect, tient du château, et par son ameublement, de la ferme. Dans la rustique salle à manger on me servit de la truite, évidemment. Les menus finlandais abondent en poisson excellent, et Vaala est renommé dans le monde des pêcheurs.

Le lendemain, à 11 heures, je me dirigeai vers l'embarcadère. Nous étions, ce jour-là, une dizaine à vouloir descendre les rapides de l'Oulujoki. Nous prenons place dans une des barques étroites et plates, longues de 14 mètres, construites sur le modèle des anciens bateaux à goudron. Deux pilotes assermentés la dirigeront sur les eaux tumultueuses. Le premier rapide, le Niskakoski, en aval de Vaala, s'annonce bientôt par sa clameur écumeuse. Je sens un petit frisson de peur, tout à fait délicieux, mais le gouvernail est manœuvré avec adresse; le rameur, à l'avant, lève en l'air ses avirons rouges et confie la barque à la violence

des flots : elle se faufile entre les écueils, évite les troncs flottant qui se bousculent, glisse sur les gros bouillons avec une grâce légère. La fraîcheur des embruns tempère la chaleur de ce jour d'azur et de soleil.

Les eaux redeviennent plus calmes. Des canards sauvages y évoluent comme une escadrille de drakars lilliputiens. Nous longeons des rives riantes : bois où le soleil se partage la mousse avec l'ombre des pins; champs de blé où des moissonneurs au torse nu fauchent, ou lient des gerbes, près où tinte la sonnaile des petites vaches beiges sans cornes, où bouge le domino d'un troupeau de moutons blancs et de moutons noirs. Dans le ciel, de fauves oiseaux de proie font du vol plané ou palpitent sur place.

Et de nouveau monte la clameur : le fleuve se gonfle de grosses écailles, se soulève, se cabre. Les troncs échoués sur des écueils cachés se détachent, râpent la coque de la barque ou en cognent les bords. Le voyage ainsi se poursuit : alternatives d'eaux lisses filant à vive allure et d'eaux agitées qui écument, éclatent, avec de profonds borborygmes.

Pour éviter quelques kilomètres de navigation monotone, nous accostons près d'un bois. Dans une clairière, de jeunes paysannes nous vendent des limonades; puis par les chemins de sable entre les pins nous arrivons à la gare de Nuojua. Un train stoppe pour nous prendre, et nous dépose à Ojalanoja, d'où un canot automobile remorque jusqu'aux rapides la barque rouge où nous avons pris place. Ce deuxième voyage est plus varié et plus pittoresque que le premier. Il s'agit de descendre le rapide le plus puissant de la Finlande, le Pyl äkoski ou « rapide sacré », long de vingt kilomètres et dont la chute totale est de 58 mètres.

Tantôt les rives en pente s'égayent de petites fermes brun sombre, plus souvent les rochers montent verticaux comme les murailles bossuées et crevassées d'un burg imprenable et se hérissent d'une herse de pins en fers de lance. A de certains passages, le fleuve, toujours agité, se cabre et se rue et meugle dans ses profondeurs en nous éclaboussant de paquets d'eau. C'est à la fois beaucoup plus sérieux et beaucoup plus gai que les « attractions » les plus ingénieuses de la foire, et, chose étrange, on a moins peur.

Escale à Leppiniemi. Un étroit pont suspendu sur lequel cinq personnes peuvent s'aventurer à la fois, mais à une distance de deux mètres l'une de l'autre, relie les rochers à pic entre lesquels le fleuve bouillonnant s'encaisse. La passerelle élastique roule et danse, vous fait tituber comme un ivrogne. Les dames, arrivées au milieu, tremblent et n'osent plus avancer. Près de la rive droite j'aperçois une « échelle à saumons » qui barre et filtre les eaux furieuses. Haut perché sur la rive gauche qui s'épanouit comme un parc, un petit restaurant attend les touristes. Il suffirait de le supprimer pour recréer un des sites les plus romantiques qu'on puisse voir, sauvage et hirsute à souhait, avec les grands pans d'ombre glauque que les rochers et les bois abattent sur le fleuve.

En arrivant près de Muhos, l'anse où nous quittons le fleuve a des allures d'étang, avec son calme miroir et la généreuse verdure de ses bords. Après tant de glissades et de bonds, la barque est dépaysée dans cette paix soudaine qui nous semble presque irréelle, et nos oreilles, encore bourdonnantes du bruit d'ébullition et du rauquement des troncs charriés à la dérive, accueillent avec surprise ce silence exagéré.

De Muhos un train nous conduit à Oulu, où nous débarquons vers le soir. Cette jolie ville, qui, au temps où l'on ne retirait des bois que d'immenses quantités de goudron, était le port des « goudronniers », s'étend sur le rivage du golfe de Bothnie, et enjambe par ses trois ponts les bras de l'estuaire de l'Oulujoki

dont le dernier rapide, le Merikoski, mêle son chant humide aux bruits coutumiers de la rue. Un beau soir serein descend sur le golfe où des feux de cargos piquent leur étoile.

Demain le train traversera des paysages pastoraux et sylvestres sans grande variété, pour nous déposer à Rovaniemi.

II. Solitudes de l'Arctique

Rovaniemi. Cette ville blanche, toute en bois, toute basse, avec de larges rues aux trottoirs de planches pareils à des passerelles, à l'aspect provisoire et inachevé des campements du temps de guerre. Tout cela est trop neuf, et déjà trop vieux. Dans la vaste zone arctique, de Russie en Islande, on retrouve des agglomérations identiques, assez semblables à celles du Nord américain évoqués par les récits des trappeurs. Mais ici rien n'est âpre. Les fleurs débordent les clôtures en lattis, des sorbes rougissent dans les petits jardins, et le pavillon blanc à croix bleue flotte un peu partout sous le ciel bleu de cette ville blanche.

A Rovaniemi commence la longue traversée de la Laponie en autocar, traversée qui, pour s'effectuer en une étape, exige un jour entier, du matin à la nuit. Il vaut mieux parcourir ces 531 kilomètres en deux étapes, chacune de huit heures environ. N'était l'imprévu des haltes, ou... des pannes, la majesté austère mais si poignante des paysages, la bonne camaraderie qui s'établit entre les voyageurs, ce trajet pourrait sembler monotone; il demeure fatigant; mais je n'ai rencontré personne qui regrettât de l'avoir entrepris.

Ayant franchi le pont sur le Tornionjoki et dépassé, après la villette blanche, ses faubourgs de cabanes rouges, l'autobus postal accélère son allure sur la route interminable, où deux ou trois véhicules le croiseront en huit heures, où trois ou quatre bûcherons le regarderont passer. Le contrôleur est d'une distinction étonnante; il parle couramment l'allemand et l'anglais; il se dépense pour satisfaire tout le monde; il est un des rares Finnois que j'aie vu gai, enclin à s'amuser de tout et à bavarder. Huit jours plus tard, à mon retour de Laponie, je le retrouverai, à la gare de Rovaniemi, fringant, en pantalon blanc au pli impeccable, et coiffé de la casquette étoilée des étudiants de l'Université. Ce receveur à titre temporaire a donc fait pendant les trois mois de ses vacances la traversée quotidienne de l'Arctique pour gagner l'argent qui payera ses études, ou pour s'exercer aux langues étrangères en causant avec les nombreux Anglais et Américains qu'attirent les plaisirs de la *Fisher Peninsula* (Kalastajasaarento).

Cinq kilomètres au delà de Rovaniemi, nous franchissons le cercle polaire, ce dont nous avertit en quatre langues un poteau frontière au bord de la route. Il n'y a plus de villages. Ça et là, à des distances qui sépareraient chez nous deux villes, se carre une ferme où l'autobus est heureux de faire une halte de dix minutes. La fermière reçoit volontiers les voyageurs et leur sert à boire. Mais il suffit, pour stopper, de prétextes moindres : d'une rudimentaire boîte aux lettres au couvercle rabattu, accrochée à un arbre, à un poteau, et dans laquelle le conducteur va prendre ou déposer un maigre courrier. Cet autobus n'est, somme toute, qu'une diligence motorisée. Secourable, il s'arrête n'importe où pour prendre un bûcheron, une Lapone sortis on ne sait d'où, qu'on case vaille que vaille en se serrant tant qu'on peut. Malgré les glaces baissées, l'air est parfois étouffant dans ce véhicule bondé d'hommes et de bagages, et, les cahots aidant, il n'est pas rare de voir se produire les accidents du mal de mer. Mais c'est prévu : l'autobus, comme les avions, a toujours à bord quantité de sacs en papier.

On a traversé sur un ponton le Kemijoki. Et voici un vrai

village, Sodankylä : plusieurs maisons, et même une auberge : l'*Hôtel Polaris*, où la table attend chargée de sa nature morte de hors-d'œuvre. Des garçons et des fillettes en costume lapon vendent des souvenirs couleur locale.

Mais le premier vrai village de Lapons est Vuotso, à 200 kilomètres de Rovaniemi. L'auberge en est modeste, mais assez animée. Comme j'y cherchais des Lapons, ce fut d'abord un Bruxellois que je rencontrai : le peintre Vanderpoorten. Il était venu, lui aussi, y chercher des Lapons, mais il en avait déjà trouvé. « J'ai voulu faire une cure de solitude, me dit-il, fuir le monde civilisé, trop conventionnel. » — « Moi aussi », répondis-je.

Mais, chose amusante, nous étions l'un et l'autre ravis de retrouver un « pays », d'entendre la langue et l'accent de ce « chez nous » que nous avions voulu fuir. Il en est toujours ainsi. Au retour, je devais revoir mon ami le peintre, aussi heureux de rentrer pour un quart d'heure dans le monde connu. Je parie que ce solitaire, qui logeait au grenier de l'auberge, ne ratait pas le passage d'un seul autobus postal ! J'aurais fait comme lui. Mais il ne perdait pas son temps dans cette thébaïde. Il fixait sur la toile les beaux types lapons et les paysages austères. Heureux homme ! J'ai souvent regretté, en voyage, de n'être pas peintre. Le kodak ne peut remplacer la palette, car plus que la ligne, c'est la couleur qui m'enivre, et elle se fane plus vite que les formes dans le souvenir.

A mesure qu'on approche de l'Océan Glacial la végétation prend des airs plus durs et plus peineux : les conifères sont moins vigoureux et plus petits, les bouleaux n'ont plus leur gracieuse sveltesse. Mais toujours le tapis des aïnelles dispute la terre aux mousses et aux lichens.

Le paysage devient vraiment âpre, avec parfois l'aspect ruineux et décrépit d'un vieux champ de bataille. La terre fatiguée vous menace de ses arbres hostiles. Et de plus en plus se multiplient les troncs séchés sur pied, écorcés, pelés, comme foudroyés, véritables squelettes végétaux ; je songe aux bois longtemps bombardés que nous avons connus, hélas ! en des régions plus fertiles...

C'est une de mes grandes émotions du Nord que la traversée de la Laponie, surtout aux heures du couchant. Il y règne cette « horreur sacrée » dont parlaient les vieux poètes. Dans ces cimetières d'arbres, des lividités de cadavre blanchissent entre la sombre verdure et la mousse vert pâle des troncs souffreteux. Par un étrange mimétisme, les moignons d'arbres simulent des statues mutilées, des torsos, des stèles ; les cimes abattues par l'hiver et qu'on dirait pétrifiées sont comme d'énormes bois de renne aux andouillers monstrueux.

Je me rappelle avec terreur ce petit poste d'observation sur les hauteurs de Kaunispää, où un jeune homme passe ses jours dans le silence de tout, à observer l'horizon qui peut se crêter d'un de ces incendies gigantesques qui dévorent en quelques heures des kilomètres de forêt (1). La vue est splendide pourtant de là-haut. Du plateau tapissé de myrtilles, de petites fleurs rouge sombre et de graminées roses, on embrasse un cercle immense de lande et de sapinières, jusqu'aux montagnes bleuâtres. Le soleil de 9 heures du soir versait une impalpable poudre mauve sur les claires étendues. Mais vivre seul, dans cette guérite, le téléphone à sa portée et l'œil au guet, sans pouvoir même oublier la longueur des minutes, des heures et des jours dans une lecture un peu suivie!...

(1) Il est question d'établir un service aérien de surveillance. Des avions survoleraient les immenses forêts, qui sont propriété de l'Etat. On prévoit aussi l'inauguration d'une ligne aérienne Helsinki-Petsamo pour le transport des voyageurs. Dès lors, l'Océan Glacial ne serait plus qu'à deux journées d'aviation de Bruxelles.

Sur une colline proche, des rennes craintifs passaient, mouvante frise d'une grâce sans égale. Nous avions déjà vu, de temps à autre, un renne solitaire bondir effrayé dans les bois. Les premiers avaient provoqué des exclamations : « Poroja ! des rennes ! » Et le chauffeur bienveillant et amusé avait stoppé pour permettre aux étrangers de prendre un snapshot. Mais nous verrons d'autres rennes, et le spectacle finira par paraître banal.

Ces gracieuses apparitions font oublier par moments la désolation immense du Nord. Ailleurs, c'est la ligne ondulée des montagnes lointaines contre un ciel aux teintes délicates, ou les lacs pleins de soir rose, ourlés d'argent par leurs plages étroites. Moins nombreux que dans l'Est et le centre, les lacs de la région arctique ont une poésie bien à eux. La lumière de l'été, ils la reçoivent dans une eau extraordinairement limpide, qui donne du ciel et des bords une image aussi nette et plus belle que la réalité. On se figure le charme que doit avoir ici la longue série (environ deux mois) des soleils de minuit, dans leur éclairage vert d'une pureté ineffable.

Ivalo est la première étape. C'est, au bord de l'Ivalojoiki, une demi-douzaine de maisons éparses, dont deux hôtels, la vieille et la nouvelle *Auberge des Touristes*.

Ces auberges du Nord finlandais méritent une mention spéciale. Je vous ai dit naguère tout le bien que je pensais des auberges de la Suède septentrionale. A première vue, les unes et les autres se ressemblent ; il existe cependant entre elles des différences profondes.

L'*Association du Tourisme* a établi dans les sites les plus beaux, mais peu habités, tels que Punkaharju et Koli, et dans tous les endroits importants de l'Arctique, des auberges en planches ou en madriers, assez vastes, exemptes de luxe mais non d'un certain confort. Plusieurs ne sont ouverts qu'en été ; ceux-ci n'ont pas l'éclairage électrique, mais, pour les rares cas où, de onze heures à deux heures de la nuit, on n'y verrait pas, des bougies plantées dans ces typiques bougeoirs finnois, tout pareils à ceux qu'on voit au Musée National d'Helsinki, et dont la plaque de fer-blanc, accrochée au mur, sert moins à renvoyer le reflet de la flamme qu'à préserver les parois. Les chambres exigües, la plupart à deux ou trois lits, sont évidemment munies de l'échelle de corde réglementaire. Des annexes offrent aux voyageurs modestes, aux boy-scouts, etc. des dortoirs communs. La propreté, ce privilège du Nord, est exemplaire partout. Les hôtels des grandes villes (par exemple, les *Seurahuoneet* ou « maisons de société », où l'on est très bien), plus grands, plus riches, mais impersonnels, ne diffèrent pas des hôtels de n'importe où. Les *auberges du tourisme*, au contraire, ont un caractère régional très marqué. Et le personnel en est exclusivement féminin. Je n'ai rencontré dans tout le Nord qu'un seul membre du personnel qui fût du sexe mâle, — à Ivalonnuusimaja précisément, — et encore n'était-il, je crois, que l'époux de la directrice, comme qui dirait son prince consort, sans fonction bien définie, en tout cas sans autorité ! Toutes les serveuses sont des étudiantes de l'Université et des hautes écoles, qui viennent s'exercer à la pratique des langues étrangères. Elles portent le costume de la région ; vous saurez donc qu'en Carélie le vert et le rouge dominant, et en Laponie le bleu lapon avec parements rouges et jaunes. Ces demoiselles de la ville sont ainsi métamorphosées en de jolies paysannes archaïques ; et ce pittoresque n'est ni criard ni artificiel : les modes anciennes se réintroduisent partout en Finlande. Il règne dans ces auberges une cordialité toute simple et familiale, une confiance qu'encouragent la parfaite distinction et la réserve polie du personnel jointes à sa serviabilité empressée. Si, en sortant, on ferme sa porte à clé, on suspend sa clé à un clou fixé dans le chambranle, ce qui ne laisse pas de nous ahurir au début. Mais

il faut croire que jusqu'ici on n'a pas eu à regretter cette confiance excessive.

Vous savez qu'il n'est pas de maison en Finlande qui ne possède un pavillon national-miniature, fixé à un mât minuscule en bois ou en métal : c'est un bibelot indispensable. Les hôtels ont une collection bariolée de ces pavillons où chaque voyageur retrouve celui de son pays. A table, entre les fleurs (dont la Finlande a le fétichisme) le menu drapeau de soie aux couleurs de votre patrie vous attend à votre place. Je n'ai vu nulle part cette pratique aussi répandue qu'en Laponie.

Ivalo emprunte son charme discret à la beauté de son fleuve, à son horizon de petits conifères, à la sereine délicatesse de ses ciels. Nulle part dans le Nord je n'ai admiré une lumière plus pure, plus immatérielle — moins mouillée qu'en Flandre, — un peu « scénique » parfois, surtout par les beaux soirs où le couchant trempe dans l'eau sans rides ses tons rouge feu ou orangés, et ses violets passés de vieilles chasubles de carême.

Ivalo est un asile de repos plutôt qu'un centre d'excursions. Cependant, on aurait tort de poursuivre sa route vers l'océan sans avoir fait l'excursion d'Inari, à l'ouest d'un vaste lac, ou plutôt d'un filet de cinq mille lacs. On passe le fleuve sur le bac et l'auto s'engage dans une contrée forestière très pittoresque, où alternent les rocs verdis de mousse et les échappées sur des eaux soleilleuses ou sombres, aux abords desquelles la végétation semble plus saine et plus vigoureuse. Le passage des fleuves sur les pontons constitue, dans les longs voyages de l'Arctique, une digression amusante. On est heureux de se dégourdir un moment; on aide les passeurs à haler le bac le long de la chaîne tendue, au moyen de gros crochets de bois d'un maniement difficile; ou bien on accepte une branche de bouleau pour chasser l'armée des moustiques; et les hommes se hâtent de griller une cigarette.

Inari est un vrai village, qui a son église, des chemins qui sont presque des rues, et une auberge exquise, dont les pêcheurs américains apprécient l'élégant confort.

Kaamanen, c'est, avant tout, une grosse ferme lapone, au bord de la rivière poissonneuse. Des Lapons aux bottes crochues se reposent sur la barrière; la fermière nous offre le thé dans le petit salon, moelleux de tapis finnois. Dans une hutte, d'élégantes citadines font du camping : leur petit feu de bois, leur coiffe rouge, leur robe bleue et jaune et le grand *puukko* qui bat leur hanche gauche ne parviennent pas à leur donner l'air lapon. Jusque dans leur jeu de grands enfants elles gardent les soucis de la ville. Nous en avons vu de plus courageuses, plantant leur tente en pleine solitude, au bord d'un lac ou d'une rivière, et qui ont dû connaître des joies autrement enivrantes!

A vrai dire, nous sommes venus à Kaamanen pour voir les grands troupeaux de rennes que possède le fermier. Mais à notre question : « Où sont les rennes? » ses yeux bridés se plissent davantage en un sourire malicieux, et montrant l'horizon : « Poroja? Là-bas, dans la montagne! » dit son geste. On les ramènera vers les parcs aux approches de l'hiver, pour faire le triage et marquer les jeunes d'une incision spéciale à l'oreille qui les distinguera de ceux du voisin.

Je n'ai donc pas vu les grands troupeaux de rennes; mais le temps est beau, la contrée est belle, mes compagnons sont aimables. Il en est même de lettrés : une Américaine m'entretient longuement, avec beaucoup d'esprit, des écrivains et peintres français contemporains. Il est toujours amusant d'apprendre sur les arts de chez nous le point de vue de l'étranger. On a parfois l'occasion d'être surpris, agréablement ou non.

Revenus à Ivalo, il nous faut attendre l'autobus qui nous transportera, ce soir encore, à Yläluostari.

Ce voyage-là fut plus animé et plus varié qu'on n'eût pu l'espérer dans ces déserts hyperboréens. Le week-end y était pour beaucoup. L'auto dut stopper souvent, devant une cabane isolée où même en pleine forêt, pour laisser monter des gens endimanchés qui se rendaient aux « villages » (façon de parler). Au coin des fermes ou dans les courtils la petite cabane noire de la *sauna* fumait, ou lâchait par sa porte ouverte un nuage de vapeur. Car un samedi soir sans le régal de la sauna ne précéderait pas, pour les Finnois, un vrai dimanche. Dans l'auto les gens étaient gais. Aux grandes haltes l'auberge était bruyante d'ouvriers et de jeunes gens. Virtaniemi me plut, à cause de son lac orangé de couchant et son horizon de montagnes; Pitkäjärvi, par le beau calme rose de sa lande; Selmijärvi surtout, attroupement rouge et noir de maisonnettes au bord de l'eau. Là c'était la réunion des gars après la sauna. Leur serviette enroulée sous le bras, les cheveux mouillés encore et le teint allumé, tout ragailardis par les exercices rituels de l'étuve que j'ai décrits ailleurs, peut-être un peu grisés aussi par les alcools de contrebande qu'on boit en cachette, à la régala... ils parlaient haut, riaient, distribuaient de vigoureux shake-hands. Cela détonne vraiment en Finlande, ce pays de grands taciturnes, et en Laponie, ces cent mille kilomètres carrés de silence. Mais cela réjouit aussi. La joie de cette jeunesse — qui s'est tue toute une semaine — est communicative.

Quand l'autobus repart, il y bourdonne une rumeur de fête, où se faufile parfois un brin de chanson.

Les forêts, qui de plus en plus ont la désolation morne d'un chantier de démolition, avec leurs roches éparpillées, leurs troncs cassés et desséchés, bénéficient de la sérénité du soir sans ombre, plein encore de vagues roseurs; et le chemin bordé de fougères vert tendre et de saxifrages violettes semblent mener à je ne sais quelle merveilleuse aurore.

Il était onze heures quand nous descendîmes à l'auberge d'Yläluostari. Elle est tout isolée dans la lande, et il n'y avait plus de chambre disponible pour moi. Mais un peintre finnois, O... N..., avec qui j'avais échangé quelques mots en français, — il avait été jadis, à Paris, l'élève d'Otto Friesz, — se fit mon avocat auprès de l'hôtesse, qui s'empressa de mettre à ma disposition son salon, où l'on dressa un lit. En Finlande c'est tout à fait normal. Les maisons sont exigües, et toutes les pièces servent au besoin de chambres à coucher : lits pliants, lits-coffres, lits-canapés s'épanouissent en un tournemain, et voilà de confortables couchettes. A minuit moins cinq j'allai lire mes complies sur le balcon, car la maison n'avait point de chandelles. La journée du lendemain, je la passai au monastère russe, et au village de Moskovankylä, comme je vous l'ai raconté dans un chapitre précédent.

(A suivre.)

CAMILLE MELLOY.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous

La revue catholique
des idées et des faits

Église et Politique

Beaucoup de notions imprécises circulent au sujet de l'Eglise et de la Politique.

Quelques observations dictées par le bon sens auront leur utilité.

L'Eglise a reçu de Dieu une mission sublime mais inconfortable, et qui se résume en ces paroles du Christ : « Allez. Enseignez les nations. Voici que Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Ce que l'Eglise a reçu pour mission d'enseigner, ce n'est ni un Code civil, ni une médecine, ni une gymnastique, mais une Religion et une Morale universelles.

D'autre part, l'Eglise n'a pas reçu l'ordre de convertir quelques savants. Non. Elle doit enseigner les nations, depuis les Parisiens les plus raffinés jusqu'aux Peaux-Rouges du Canada.

L'Eglise doit parler à tous. Il y a un droit qu'elle n'a pas, c'est celui de se taire.

De ces données résulte un spectacle étrange et magnifique : le spectacle d'une Eglise s'adaptant aux peuples et aux régimes les plus divers, ne s'identifiant avec aucun d'entre eux, faisant bon ménage avec tous, mais entrant en conflit avec les gouvernements et avec les hommes chaque fois que ceux-ci s'attaquent à la doctrine ou à la morale, qu'elle, l'Eglise, a le devoir d'enseigner.

Par exemple, lorsque l'Eglise traite avec un chef indien de l'Amérique du Nord, ou avec Bonaparte, Premier consul des Français, elle peut conclure avec l'un ou avec l'autre des traités d'amitié, ainsi que cela se fit au temps des missions canadiennes, ou lors du Concordat de 1803.

Mais si l'Indien veut manger ses prisonniers de guerre, ou si Napoléon veut nommer des évêques indignes, aussitôt les rapports se tendent; et bientôt l'on voit le Peau-Rouge se mettre à torturer le missionnaire, tandis que l'Empereur brutalise un vieux Pape dans le château de Fontainebleau.

L'histoire de l'Eglise n'est qu'une série d'accommodements et de conflits de ce genre, avec des rois, des barbares, des assemblées démocratiques, des Goebels ou des Lenine.

Quelquefois règne la lune de miel.

Mais, si Constance le Pâle, empereur de Constantinople, se mêle de définir les rapports entre Dieu le Père et Dieu le Fils, — si Henri VIII, roi d'Angleterre, s'obstine à vouloir décorer ses galanteries du nom de mariage, — ou si M. Goebels tente de ramener les Berlinoises au culte de Wotan, — aussitôt l'Eglise se voit obligée de crier : « Halte! » et la bataille commence.

L'ensemble de ces événements constitue la plus glorieuse de toutes les histoires; et cette histoire fait la différence essentielle entre la véritable Eglise, épouse de Dieu, et les autres Eglises, filles de ce monde.

Ces dernières, en effet, bien loin d'entrer en conflit avec les Etats, en sont, en général, les servantes dociles.

Le Synode russe, par exemple, s'accommoda du régime tsariste. Luther trouva des explications pour toutes les fantaisies matrimoniales des souverains. L'évêque Muller s'acoquina avec Goebels.

Ces Eglises officielles ne manquent pas de confort. Seulement elles ne durent pas plus que les régimes dont elles sont issues.

Tandis que l'Eglise catholique, qui mieux que toute autre, conserva la blancheur de sa robe de mariée, la véritable Eglise du Christ demeure à travers les siècles des siècles et vit pour l'Eternité.

De ceci résulte que si l'on dit : « L'Eglise n'a pas à se mêler de politique », on dit en même temps une profonde vérité, et quelque chose d'inexact.

On dit la vérité si, parlant au point de vue théorique, on veut faire comprendre que l'Eglise ne doit pas s'occuper de politique *en tant que politique* (Pie XI le répétait avec force, il y a quelques jours), pas plus qu'elle ne doit s'occuper de médecine, ou de distribution de gaz et d'électricité.

Mais si l'on veut dire que l'Eglise n'a pas le droit de s'occuper de politique dans la pratique de la vie quotidienne, alors on dit une chose inexacte.

Il est évident, en effet, que l'Eglise a le devoir et le droit de s'opposer aux prétentions de conquérants injustes, ainsi que le fit le Cardinal Mercier. Elle a le devoir et le droit de dénoncer des pratiques médicales opposées à ses dogmes. Elle a le devoir et le droit de censurer certains excès capitalistes, ainsi que le fit Pie XI. Dans chacun de ces cas, il y a des gens qui déclarent :

« Mais cette Eglise, de quoi se mêle-t-elle? »

Eh bien! elle se mêle de ce qui la regarde.

Elle se mêle de la Morale, qui comprend l'ensemble des moyens permettant aux hommes de réaliser leur véritable destinée.

En somme, c'est simple.

Les vrais hommes d'Etat : Bonaparte au début de son règne; les quatre rois des Belges; Bismarck, après le Kulturkampf, tous ces grands hommes évitèrent d'inutiles bagarres et comprirent que leurs gouvernements n'avaient aucun intérêt à entrer en conflit avec l'Eglise.

Pour leur plus grand profit, et pour celui de leurs peuples, ils s'arrangèrent avec elle, tout en maintenant, hauts et fermes, les droits de l'Etat.

Naturellement, au cours d'une si longue histoire, il se produisit des erreurs, des intrigues, des crimes.

Il y eut une atrocité comme la Saint-Barthélemy. Il y eut la barbare et stupide Révocation de l'Edit de Nantes. Il y a des curés agressifs et des bourgmestres faiblards.

Mais, dans l'ensemble et dans le monde entier, il n'existe aucun spectacle plus merveilleux que celui de cette Eglise toujours jeune, quoique sur ses genoux, elle ait bercé les nations de l'Europe — puissante quoique éternellement désarmée — douce mais inflexible — accommodante mais intraitable — amie des peuples autant que loyale à l'égard des souverains — respectueuse des grands, mais protectrice des petits — la sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine.

Faisons maintenant l'application de ces principes aux affaires de Belgique.

* * *

Mais d'abord, revenons encore une fois à la question que posent tant de gens : « Si l'Eglise ne s'occupe pas de politique en théorie, pourquoi s'en occupe-t-elle dans la pratique? »

Ce problème se résout aisément au moyen d'une comparaison.

L'illustre savant Pasteur était biologiste.

En théorie il ne s'occupait ni d'agriculture, ni d'élevage, mais en pratique il s'occupait de la vigne, afin de protéger les raisins contre certains champignons. Il soignait aussi des chiens et des poules, afin de les guérir de la rage et d'autres épidémies.

Or, lorsqu'il cultivait la vigne, Pasteur ne le faisait pas en tant qu'agriculteur; et lorsqu'il traitait des chiens et des poules, il ne les examinait pas en tant qu'éleveur, mais il s'occupait de toutes ces choses en tant que biologiste et pour les protéger contre certaines maladies.

De même, lorsque l'Eglise s'occupe de M. Goebels ou des communistes, elle s'occupe d'eux parce que ces personnages

introduisent dans la Chrétienté certaines erreurs ou certaines maladies d'ordre moral et religieux.

Bref, lorsque l'Eglise s'occupe de politique, c'est parce que la Politique touche à la Morale et à la Religion.

* * *

Or, en Belgique, au XIX^e siècle, deux grands courants se partageaient l'opinion.

D'un côté le libéralisme, indifférent en matière de religion et adversaire de toute contrainte en matière sociale — de l'autre côté, le catholicisme qui défendait les idées et les mœurs chrétiennes.

Ainsi qu'il était naturel et légitime, l'Eglise soutint de son influence les hommes qui défendaient sa doctrine et sa morale.

* * *

Ces hommes groupés dans le parti catholique eurent comme tout le monde leurs qualités et leurs défauts.

Pendant longtemps, au point de vue social, ils firent preuve d'inertie. Mais plus tard, leurs efforts unis à ceux des socialistes et de certains libéraux édifièrent la législation sociale qui épargne à notre pays le sort de l'Espagne et de la Russie.

De même, dans le domaine de la défense nationale, beaucoup firent preuve d'égoïsme et d'aveuglement.

Mais d'autres comprirent leur devoir.

La preuve péremptoire en est que toutes les mesures militaires furent successivement, quoique lentement, votées par des chefs catholiques tels que Beernaert et Broqueville unis aux patriotes des autres partis.

L'indifférence à l'égard de l'armée était d'ailleurs commune à toutes les nations pacifiques. Elle sévit encore en Angleterre et dans vingt autres pays, où le parti catholique belge n'a rien à voir.

Ceci dit, les erreurs et les fautes ne doivent pas faire oublier l'œuvre considérable accomplie par le parti catholique ainsi que par les autres depuis 1830.

Cette œuvre, nous en recueillons les fruits.

Si aujourd'hui la Belgique reste terre de Liberté et de Paix, au milieu d'une Europe ravagée, elle le doit pour une grande part à ces hommes, grands et petits, qui pendant cent ans se dévouèrent à la vie politique.

Au lieu de gémir et de démolir, ces hommes construisirent.

Ils construisirent une maison qui a ses défauts, qui doit être améliorée, mais ne doit pas être renversée, car cette maison abrite l'ensemble de notre peuple.

L'oublier serait faire preuve d'ignorance ou d'ingratitude.

* * *

Voilà pour le passé; venons au présent.

Dans son mouvement oscillatoire, le pendule approche de la fin de sa course.

La Liberté dépourvue de contre-poids glisse vers l'anarchie; et les peuples fatigués de l'Etat démocratique assourdissent le ciel de leurs cris en réclamant : un Maître.

Un Maître? C'est très séduisant en apparence.

Mais le sort de certains voisins, jugés à huis clos au nom de la race, ou fusillés au nom de la communauté, ou décimés par la guerre civile, doit nous inciter à beaucoup de prudence.

Entre M. Lénine et M. Goebels, il s'agit de trouver le juste milieu.

Et c'est ici que l'Eglise vient au secours de ses enfants désorientés

Remarquons, en effet, un phénomène curieux.

Presque toujours, l'Eglise est en opposition avec la théorie du jour.

En 1830 la mode était au Libéralisme.

Le Pape de cette époque le qualifia de « Délire ».

Et le public de s'écrier : « Mais ce Pape, quel réactionnaire ! »

En 1930 la roue a tourné. La mode est la Force.

Aussitôt Pie XI lance un avertissement : « La tyrannie de l'Etat est un péril pour la civilisation chrétienne. »

Et le public de penser : « Voilà le Pape devenu libéral. »

Or, en réalité, c'est le public qui déraille.

Et ce sont les papes qui pratiquent l'art difficile de se tenir en équilibre sur l'arête mince de l'éternelle vérité.

Tandis que les foules font des culbutes, tantôt à droite, tantôt à gauche.

« Mais, diront nos culbuteurs, s'il nous plaît de culbuter, est-ce que ça regardé l'Eglise ? »

Ça la regarde si bien, que si elle n'intervenait pas, elle faillirait à sa mission.

En effet, dans ce genre de culbutes, il ne s'agit pas seulement d'intérêts matériels, il s'agit du salut des âmes. Devant des tragédies comme celles de Russie, d'Allemagne et d'Espagne, l'Eglise n'a pas le droit de se désintéresser du sort de son troupeau.

Or, afin d'empêcher ses brebis de courir aux abîmes, l'Eglise ne peut ni mettre en ligne des bataillons de sacristains, ni inonder les énergumènes sous des torrents d'eau bénite.

Pour empêcher les fidèles de s'égarer, l'Eglise doit user de la seule arme dont elle dispose, c'est-à-dire de sa parole. En Belgique, notre Primat en use avec circonspection.

En voici la preuve. Lorsqu'il s'agit d'hommes d'Etat sérieux, que ceux-ci se nomment Theunis ou Francqui, Poulet ou Vandervelde, Janson ou van Zeeland, l'Eglise se garde bien de compliquer leur tâche déjà suffisamment difficile.

Vis-à-vis d'eux, elle adopte l'attitude déférente et loyale que l'Evangile prescrit à l'égard de l'autorité légitime.

Mais quand surgissent des loups déguisés en bergers — quand au nom de la race et de la langue de faux amis du peuple dressent les Belges du Nord contre ceux du Sud — quand sous prétexte de moralité la calomnie et la médisance se donnent libre cours — quand la haine est savamment cultivée parmi les masses — quand la charité se voit étouffée dans les cœurs — quand des milliers de chrétiens se voient insensiblement détournés de l'Evangile du Christ pour être convertis au culte de la force — alors les pasteurs ont le devoir et le droit de crier : « Halte ! Il y a péril pour l'Eglise et pour la Patrie. »

En dénonçant ces périls, l'Eglise rend un grand service au pays.

Ceci est la vérité. Il est bon de la rappeler.

Depuis des siècles, l'Eglise (et par là nous voulons dire ses chefs responsables, c'est-à-dire les évêques) a fait beaucoup pour notre nation.

Avec la Dynastie, elle est un des liens entre nos deux races.

Au milieu de nos discordes, elle prêche l'union des bonnes volontés et le respect de l'autorité.

Dans les circonstances les plus périlleuses, l'Episcopat fit preuve d'un patriotisme vigilant.

Avant 1830, un archevêque de Malines lutta contre les prétentions despotiques du roi de Hollande.

En 1914, l'illustre Cardinal Mercier se dressa contre l'envahisseur.

Aujourd'hui, pour éviter au pays le fléau de la guerre civile, l'Episcopat met les chrétiens en garde contre ceux qui veulent diviser la Nation, et contre les systèmes qui tendent à détruire toute notion de justice et de morale.

En agissant ainsi, l'Eglise reste fidèle à sa mission, et en même temps, il faut le dire : « Elle mérite bien de la Patrie. »

* * *

Les deux côtés en Espagne

L'auteur de cet article est un journaliste anglais qui fut en Espagne pour le compte de divers journaux australiens et pour la Australian Broadcasting Commission. C'est un des rares journalistes ayant vu la guerre civile espagnole des deux côtés. Il n'est pas catholique.

J'ai visité les deux Espagnes. Je fus d'abord en Espagne gouvernementale, où je passai les mois d'août et de septembre; puis je passai quelques semaines dans l'Espagne de Franco, en décembre. Je mentirais si je disais que j'allais en Espagne sans aucun préjugé. Mais ce que je puis dire, en vérité, c'est que j'avais de tels préjugés contre les deux Espagnes, qu'en fait, je parlais pour là-bas aussi neutre que peut l'être un homme, ce qui signifie d'ailleurs : moins que tout à fait impartial, car il est dans la nature de l'homme de prendre parti dans tout conflit, qu'il en connaisse ou qu'il en ignore les éléments.

Peu compétent en politique, je sympathisais avec le gouvernement parce que, pensais-je, il avait été constitutionnellement élu par le peuple espagnol et attaqué par les gouvernements d'Italie et d'Allemagne dans ses efforts de gouverner son propre pays, comme il pensait qu'il lui convenait le mieux. En d'autres mots, je savais du problème espagnol tout ce que peut en savoir un lecteur ordinaire des journaux anglais, en état, pour le surplus, de donner à ce qu'on lui sert à lire, quelque perspective et certaines proportions par le fait qu'il a passé lui-même la plus grande partie de sa vie à écrire, non seulement pour des journaux, mais aussi pour des propriétaires de journaux.

Depuis, j'ai donc visité les deux Espagnes et je puis témoigner de ce que j'y vis et appris. Or, la vérité telle que je la découvris, est très éloignée de ce que vous trouvez couramment dans les journaux anglais.

Le matin où je passai la frontière à Port-Bou, un ami américain de la brigade internationale m'assura que j'allais trouver, en Espagne gouvernementale, la vie aussi normale et aussi douce qu'elle l'avait toujours été dans ce pays excentrique. Quelques jours suffirent pour donner à ses paroles un sens précis. Il n'y a plus un prêtre ni une nonnette à trouver entre Port-Bou et Tolède. Il ne reste plus qu'une seule église (la cathédrale de Barcelone) qui soit autre chose qu'une boucherie; mais il est toujours possible d'aller au cinéma à Madrid.

Les partisans du gouvernement m'assurèrent que les prêtres espagnols étaient corrompus, une accusation confortablement générale encore qu'un peu vague, et qui, apparemment, satisfaisait ceux qui n'eurent pas la chance d'assister aux meurtres, aux tortures, aux feux de joie dont furent comblés tant de prêtres comme prix du martyre mérité par leurs prétendues imperfections.

Je n'ai moi-même assisté à aucun massacre de religieux en Espagne rouge et cela pour la meilleure raison : c'est qu'il n'y restait plus de religieux à assassiner. J'ai dû me contenter du spectacle d'un pauvre homme sans armes, accusé de s'opposer à son arrestation, et abattu sur la Ramblas, à Barcelone, par une balle dans le bas-ventre. On le laissa mourir là, tristement, — drôlement, comme dirait Kai Lung — entouré d'une audience de femmes et d'enfants enchantés.

J'ai dit qu'il est toujours facile d'aller au cinéma à Madrid. Mais la recette romaine pour contenter le peuple est quelque peu modifiée dans l'Espagne rouge d'aujourd'hui. Si les cirques ne manquent pas, le pain fait défaut. A Barcelone, trois jours sur quatre, aucune monnaie, pas même la monnaie anglaise, ne vous permet d'en trouver une simple tranche. Si vous disposez d'une grande influence politique, peut-être obtiendrez-vous un œuf, encore qu'il soit indubitablement plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Vous trouverez autant de *sausage* que vous voudrez, mais comme elle fut faite — d'après le témoignage du directeur d'une firme anglaise de viande conservée que je rencontrai à Barcelone — au mieux, avec de la mule et, au pis, avec de la vache phtisique, il est probable que vous n'en voudrez guère. Partout le vin était abondant et bon marché et de l'excellent cognac espagnol se vendait à 2 pence le verre.

Que si on pense que les conditions voisines de l'inanition que je viens de décrire existaient depuis de longs mois cauchemaresques et prévalaient même à Barcelone avec son riche hinterland, en septembre dernier, il est incroyable que l'Espagne rouge soit encore assez nourrie pour avoir le cœur de continuer la lutte. Mais il semble bien que l'armée espagnole ne marche pas sur son estomac.

Dans les deux camps, l'opiniâtre petit fantassin espagnol s'est révélé l'un des plus indomptables combattants de l'histoire. Un capitaine de Requetes qui a fait huit guerres (entre autres pour et contre l'Angleterre, avec une belle impartialité, ce qui le laisse strictement neutre en fin de compte) me déclara qu'il n'avait jamais rencontré de soldats aussi peu accessibles aux faiblesses humaines. Ils semblent n'avoir besoin ni de manger, ni de boire, ni de dormir, ni de se marier, ni même de mourir. Ils peuvent marcher plus loin que d'autres ne peuvent aller à cheval et jamais ils ne s'attendent à être relevés des tranchées. Pour eux la guerre est une inspiration et une poésie vivifiantes. Le cri de guerre de la Légion est aussi sacré qu'une prière et aussi émouvante qu'un chant : « A moi, Légionnaires, avec l'acier nu ! Debout, la mort ! »

Il est certain que du côté de Franco les hommes sont soutenus par la foi, la conviction qu'ils luttent dans une guerre sainte. Dans une grande cathédrale derrière le front vous pouvez voir un énorme autel, construit, dédié et couvert d'une auréole de drapeaux, autel qui attend dans la nef de cette église d'être installé dans le temple qui lui est destiné, la cathédrale de Madrid.

Il est difficile de dire comment la mort est la foi de ceux qui ont décapité religieusement, pour ainsi dire, les statues de pierre qui couronnent tous les fiers clochers. Il faut considérer, par exemple, la remarque de mon ami le toréador : « Oui, c'est vrai, la petite chapelle de l'arène où les matadors allaient prier la Vierge avant de risquer leur jeunesse et leur vie, est maintenant en ruine; mais même aujourd'hui, parfois, on voit les lèvres des matadors murmurer une prière avant d'entrer dans l'arène. La foi meurt difficilement, voyez-vous, plus difficilement que les taureaux. »

Je quittai l'Espagne rouge, convaincu que ce côté de la lutte n'emportait pas toutes mes sympathies. Je savais maintenant que ces gens-là étaient de parfaits assassins. Ce n'était pas

pour rien que le parti politique le plus puissant s'appelaient non pas le parti libéral, ni le parti radical, mais, avec une franchise engageante, le parti anarchiste.

Quant à la vie normale dans les villes, j'avais vu de mes propres yeux, la centrale téléphonique de Barcelone gardée comme une forteresse par des batteries de mitrailleuses, et conservant encore les marques de la bataille livrée pour sa possession par deux factions gouvernementales, lutte qui avait fait un millier de cadavres. J'avais vu comment le gouvernement gouvernait; comment il était incapable de trouver et de distribuer de la nourriture, même dans les centres les plus riches; comment il était anxieux de prendre son passeport au visiteur désireux de quitter le pays, de l'égarer pendant quatre jours, puis d'arrêter nuitamment le dit visiteur pour n'avoir pas de pièce d'identité.

* * *

Restait à voir et à condamner l'autre côté, celui de l'invasion étrangère. Du sommet le plus élevé de la démocratie britannique j'étais décidé à les anathématiser tous les deux.

Il fallut un nouveau passeport pour entrer en Espagne blanche. Vous mettez l'ancien comme qui dirait en dépôt au bureau des passeports, on vous en donne un flambant neuf, tout ce qu'il faut, pensez-vous, pour frapper l'Espagnol chargé de contrôler et le faire « tiquer » devant ce passeport si neuf du correspondant d'un journal australien à mi-chemin d'un tour du monde.

Dès que vous avez passé la frontière, l'incommensurable amélioration de la manière dont l'Espagne est gouvernée là où il n'y a pas de... gouvernement, vous surprend. Le train de Saint-Sébastien à Salamanque doit partir à 10 heures. Il part à 10 heures et il arrive à Salamanque, exactement, à l'heure attendue (mais pas par vous). Voilà pour le traditionnel *Mañana* espagnol!

La nourriture est abondante. Dans les plus petits villages vous trouvez un repas d'une omelette et d'un bifteck pour un shelling. Le grand hôtel de Salamanque possède une cuisine sans égale dans l'expérience parisienne d'un touriste modeste. Le meilleur repas de ma vie me fut servi sur le front de Madrid. Sans doute, j'en fus surtout redevable à la magnificence de l'hospitalité espagnole, mais rappelez-vous qu'à Barcelone, la même hospitalité, avec toute la Catalogne pour l'alimenter, ne pouvait offrir que du cheval ou de la vache phtisique sans pain.

Mais on va en Espagne pour autre chose que pour manger. Mon but principal était une enquête sur l'accusation qui veut que l'agression de Franco était une invasion étrangère. Voici la vérité que je découvris : Franco a très peu, si même il en a, de soldats allemands. Il a des experts techniques et des instructeurs allemands, dont aucun au-dessous du rang de sergent. Et il a quarante mille fantassins et artilleurs italiens.

Je ne crois pas qu'il y ait à l'heure actuelle encore un seul aviateur étranger chez Franco. Je connais un jeune fasciste anglais qui gagna ses éperons, si on peut dire, comme mitrailleur et qui tenta, en vain, pendant des mois, de mettre au service de Franco sa grande compétence comme aviateur. Il ne réussira pas. Des douzaines d'aviateurs meilleurs encore ont été renvoyés dans leurs pays et l'une des meilleures écoles d'aviation d'Europe produit actuellement assez de volontaires pour faire que l'aviation de Franco soit aussi nationale que son drapeau.

Cependant, il y a toujours des Italiens qui se battent pour Franco — environ 40.000 hommes — peut-être bien les moins sûres de ses troupes. Quand j'étais en Espagne, il n'y avait que la moitié de ce chiffre d'étrangers dans la brigade internationale

au service des gouvernementaux. Mais ces 20.000 hommes — l'héroïque défense de Madrid est là pour en témoigner — forment vraiment l'élite des forces gouvernementales. Les 40.000 Italiens de Franco ne constituent que moins d'un dixième de ses troupes. Peut-on les taxer d'invasion étrangère?

Il est évidemment entendu que les régiments Tabor et la Légion étrangère sont tenus pour tout à fait espagnols, aussi espagnols que les Australiens ou les Canadiens étaient des Britanniques pendant la Grande Guerre. J'ai pu voir sur le front de Madrid des milliers de Maures se battant pour Franco — pour l'armée espagnole dont ils formèrent toujours une unité.

Après m'être persuadé que l'invasion étrangère de l'Espagne était tout aussi authentique que l'invasion russe de l'Angleterre en 1916, mon souci suivant fut de rechercher si, en matière d'atrocités, Franco rendait aux gouvernementaux un Roland pour leur Olivier.

En Espagne rouge, j'avais appris le chiffre admis de 30.000 civils madrilènes massacrés pour le crime capital de n'avoir pas voté « gauche ». Je remontai la route sinueuse, actuellement bordée de croix rouges, qui conduit au phare de Santander, d'où les corps de milliers d'hommes, de femmes, et d'enfants furent précipités dans la mer après avoir été éventrés pour les empêcher de flotter et d'être rejetés vers le rivage.

J'avais parlé à deux jeunes commis voyageurs qui, pour n'être pas des séparatistes basques, avaient été emprisonnés pendant six mois sur un bateau-prison en rade de Santander. Un raid aérien des Blancs contre une position militaire fut vengé sur quatre-vingts de leurs co-prisonniers, contraints de se jeter à l'eau et puis mitraillés s'ils ne coulaient pas tout de suite. Ces deux frères furent laissés sans nourriture pendant trois jours, puis le quatrième jour leur ration de pain fut souillée sous leurs yeux avant qu'elle ne leur fût donnée. Un de leurs amis fut poussé par une faim atroce à voler une boîte de lait qu'il avait cachée sous son matelas. Pris, il fut assommé et laissé sans connaissance. La nuit, lui et ses voisins immédiats de droite et de gauche (supposés sans doute contaminés par ses tendances criminelles) furent abattus.

Tout cela, semble-t-il, appelait la vengeance. Que fit Franco? J'appris qu'il avait fait soixante-cinq mille prisonniers à Santander et à Bilbao. La moitié sont déjà relâchés. Beaucoup travaillent à plein salaire à des ouvrages d'importance nationale. J'ai parlé à des Basques qui reconstruisaient un pont sur cette route de Santander à Bilbao, terriblement abîmée. Oui, ils touchaient de pleins salaires. Comment le pont avait-il été détruit? Oh! ils l'avaient fait sauter pendant la retraite de la montagne vers la ville.

J'ai vu, à Santander, vingt et un hommes et femmes jugés pour des crimes allant du vol à l'assassinat. J'en ai vu huit relâchés après un interrogatoire préliminaire, faute de preuves. J'ai vu le dossier de trente mille Rouges; plusieurs centaines furent condamnés à mort mais furent graciés par Franco parce qu'il subsistait quelque doute quant à leur pleine culpabilité. J'ai découvert que sur ces soixante-cinq mille prisonniers, seulement cent douze furent exécutés, ce qui n'est tout de même pas une rançon trop barbare pour venger les innombrables victimes massacrées et éventrées sous le phare de Santander.

Et c'est ainsi que je revins d'Espagne, où j'étais allé avec l'idée de me trouver du côté des gouvernementaux. J'en revins sans cette sympathie-là, je vous assure, et depuis lors, et pour cela, je suis considéré comme un paria, un intouchable, par presque tous les Anglais avec lesquels j'ai discuté la question. Pour moi, le plus grand mystère de toute l'affaire est là. Tous les journalistes que j'ai rencontrés en Espagne, d'un côté du front comme de

5 RAISONS

qui doivent vous faire préférer
le Superchocolat "JACQUES":

- 1° Des matières premières rigoureusement sélectionnées.
- 2° Les moyens de production les plus modernes et les plus raffinés.
- 3° Les soins attentifs d'un personnel d'élite, dévoué, largement payé et considéré.
- 4° La gamme la plus variée et la plus complète pour tous les goûts.
- 5° Le prix de UN FRANC pour un gros bâton, ce qui est toujours une occasion.

pour ces 5 raisons vous
exigerez toujours du

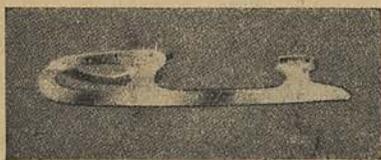


Toujours
1fr le gros bâton



DEVROYE-FRÈRES
ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES



LA PLUS GRANDE
PRODUCTION
de patins à glace
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151
— Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE

TOUS JOUETS EN BOIS

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Reliure des Ducs

Tous travaux de reliure et de cartonnages

Les travaux peuvent être
effectués dans toutes les teintes courantes

Jos. Poelmans

5, rue Philippe-le-Bon, 5, BRUXELLES]

l'autre, et quelle que fût la couleur politique de leur journal, savaient à quoi s'en tenir au sujet de la situation et connaissaient la vérité. Mais je n'ai encore trouvé cette vérité nettement et ouvertement exprimée dans aucun journal anglais qui ne fût pas avant tout catholique.

DENZIL BATCHELOR.

(Traduit de l'anglais, *The Tablet*)

Prospérité de la poésie catholique

Trois recueils de G. K. Chesterton, André Marcou,
Patrice de la Tour du Pin.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* qu'il faut rappeler qui fut Chesterton. La mort récente de cet admirable animateur d'idées a pu seule les priver des pages, allègres et profondes à la fois, qui, à cette place même et sur le mode fantaisiste, semblaient venir illustrer à mesure les réflexions lucides de son ami Hilaire Belloc. Depuis que l'auteur d'*Orthodoxie* a disparu, un grand intérêt s'attache aux inédits qu'il a laissés. On les dit nombreux, passionnants, inattendus. En attendant la publication de ce florilège posthume, il serait bon que nos éditeurs fissent établir de bonnes versions françaises des œuvres poétiques de G. K. Chesterton. Les *Poèmes choisis*, que les « Cahiers des Poètes catholiques » ont demandés à M^{me} Denis-Graverolle, constituent une excellente introduction à cette entreprise.

Outre une préface substantifique, on trouvera dans le volume en question une trentaine d'hymnes, d'odelettes et de chansons dont l'ensemble est calculé de manière à donner une impression aussi juste que possible de l'esprit chestertonien. *Élégie dans un cimetière de campagne*, la *Chanson contre les Épiciers*, l'*Irlandais* représentent dans ce judicieux échantillonnage l'humour ailé, le goût de la satire lyrique, la pugnacité malicieuse qui relèvent si vigoureusement les propos de ce fils authentique de la « joyeuse Angleterre ». Citons aussi la pièce délicieuse, où la gourmandise s'élève jusqu'au ton biblique, et dont le refrain est le suivant : « Ça m'est égal où va l'eau pourvu qu'elle n'aille pas dans le vin. »

D'autres poèmes, tels que *Ce que j'ai perdu*, *Un Enfant des Neiges*, montrent que le grand écrivain savait parfois imposer à son humeur une contenance sévère. Et la *Ballade de Sainte Barbe*, la *Chanson des Roues* occupent l'étage intermédiaire, où règnent de concert l'exaltation mythologique et l'esprit de finesse.

Tout ce qui, dans ces divers essais, évoque, d'une part, la prescience d'un monde invisible — pour ne pas dire la *connivence* avec ce monde par excellence — et, d'autre part, l'âme britannique, s'avère de tout premier ordre. Rarement les accents de la foi religieuse ont retenti dans une aussi riche atmosphère d'intelligence. Rarement compatriote de Shakespeare et de Carlyle sut parler aussi fortement, aussi subtilement de ce qui constitue l'essence de leur patrie. On devrait pouvoir dire : l'anglicité.

Souriez-nous, payez-nous, mais ne nous oubliez pas tout à fait ; Car nous sommes le peuple d'Angleterre, qui n'a pas encore parlé.

La *Revue des Poètes catholiques*, qui se publie alternativement avec les « Cahiers », a eu aussi la bonne idée de republier l'étonnant poème intitulé *Ecclésiaste*, dans lequel, sous un e forme extraordinairement condensée, les trois humeurs de Chesterton semblent s'être donné rendez-vous :

*Il n'est qu'un péché : appeler grise une feuille verte.
Ce dont frémit le soleil en haut du ciel :
Il n'est qu'un blasphème : demander la mort en nos prières,
Car Dieu seul connaît le prix de la mort.
Il n'est qu'un dogme : l'aile de la terreur planerait-elle sur le
[monde,
Jamais les pommes n'oublieront de pousser sur les pommiers.
Il n'est qu'une chose nécessaire : tout.
Le reste est vanité des vanités.*

* * *

La même collection, que j'ai déjà eu l'occasion de recommander ici, à propos des *Hymnes à l'Eglise*, de Gertrude van Lefort, a publié depuis, outre le recueil chestertonien, deux volumes non moins intéressants : *Le Déhanché*, d'André Marcou, préfacé par Abel Bonnard, et *Le Don de Passion*, de Patrice de la Tour du Pin.

Le titre choisi par M. Marcou est entendu par allusion à l'épisode de la lutte avec l'ange, au trente-cinquième chapitre de la Genèse. Après avoir prolongé toute la nuit son combat symbolique avec l'Inconnu, Jacob, nous dit le Livre saint, « boitait de la hanche ». Le thème des belles méditations lyriques qui composent le *Déhanché* n'est autre que le contraste entre l'ampleur de l'effusion mystique et la congénitale infirmité humaine. Le poète s'exprime en un langage mêlé de prose et de vers, mais il faut souvent découvrir ceux-ci, comme des diamants enfoui dans le gravier, sous une épaisse couche d'artifices typographiques. Je ne connais que le seul Paul Fort — il y a bien Molière dans l'*Amour peintre* — qui ait ainsi tenté d'esquiver les apparences de la contrainte prosodique tout en la subissant. Je ne crois pas que ce subterfuge ait la moindre efficacité, en dehors de la satisfaction puérile qu'il peut y avoir à « retrouver » le vers en comptant sur ses doigts. Lisez le passage suivant d'ailleurs fort beau ; vous ne vous apercevrez qu'ensuite que nous avons affaire au plus classique des sonnets. Etait-ce dès lors la peine, comme dit Numa Roumestan, de ne pas en avoir l'air ?

« ... Puissé-je, douloureux vivant bouleversé du bonheur d'être, réclamer à ces poings fervents que le Fer acéré pénètre et contre les hauts pieds rêvant des Routes que le Ciel fait naître, terrassé lorsque je Le vends au prix que le vendit le Traître, mon corps total et révolu et pareil à ce que tu lus des éclats de mon âme indigne et mourir, simple comme Lui, dans le méridienne Nuit dont la messe de prêtre est signe ! »

Cependant, rien n'est plus noble, plus ardent et plus pur que le long monologue rythmé dans lequel l'imagination de M. Marcou fait passer quantité de musiques et de visions, soutenues par un souffle peu commun dans la nouvelle génération littéraire. Pour en trouver un équivalent, il faudrait remonter au meilleur Claudel — celui des *Grandes Odes* — ou à ces premiers chants de Patrice de la Tour du Pin qui donnèrent au public français le sentiment qu'un grand poète était né.

Le *Don de Passion*, dont j'ai précisément à vous entretenir, trahit peut-être quelque fatigue, par rapport aux magnifiques débuts de la *Quête de Joie*. Je sens aussi quelque confusion dans le langage et dans le plan de l'espèce d'épopée métaphysique

intitulée « Cortinaire ». Mais quelle puissance de pensée, quelle dignité verbale, quel sens de la grandeur!... Une pièce de « théâtre en liberté », fort curieuse, fait suite à ce nouveau fragment de Somme poétique — car tel est le dessein ambitieux de la Tour du Pin. Un épisode tiré de la vie de « Saint Elie de Gueuce » — dont j'avoue ignorer tout — alimente ces huit scènes dialoguées, où se manifestent toute les nuances d'un esprit diapré comme la gorge d'un pigeon. Une vague réminiscence de Maeterlinck, transposé dans l'abstrait, flotte sur ces propos de personnages aux noms étranges. Mais, encore une fois, le lecteur, même plus ou moins dérouté, éprouve fortement qu'il est en contact avec quelque chose de vigoureux et de fier : un tempérament, lequel est loin encore d'avoir donné tous ses fruits et toutes ses preuves. On songe, devant l'auteur du *Don de la Passion*, à un Nerval équilibré, à un Musset touché par l'aile de l'angélisme.

Gertrude van Lefort, G. K. Chesterton, André Marcou, Patrice de la Tour du Pin, en attendant Claudel, Papini et Jammes : on avouera que les *Cahiers des poètes catholiques* ont su viser haut, et ne pas chercher, comme dit le Coran, « la parole de Dieu sur de petites bouches ». Rappelons, pour ceux qu'intéresse cet effort aussi généreux qu'heureusement inspiré, que lesdits Cahiers s'éditent à Bruxelles, 85, rue Van Artevelde.

ROBERT POULET.

La psychologie des états mystiques

Le récent volume des *Etudes Carmélitaines* vient de paraître (1). Il contient le texte des communications faites au Congrès de Psychologie religieuse qui, pour la troisième fois, s'est tenu au couvent des R. P. Carmes d'Avon-Fontainebleau, sous la direction du R. P. Bruno de Jésus-Marie, qui préside avec tant de ferveur et d'attention apostolique aux destinées de l'admirable revue dont le nom s'est définitivement imposé à la curiosité des savants, du grand public et des chrétiens soucieux non seulement de vivre leur Foi, mais d'en connaître les conditions d'exercice. J'ai plus d'une fois signalé aux lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* l'importance des travaux que publient les *Etudes Carmélitaines*. Si je le fais à nouveau, avec insistance, c'est que l'orientation imprimée avec tant de bonheur par le R. P. Bruno de Jésus-Marie à sa revue, et qui s'affirme avec une netteté exclusive de toute ambiguïté dans les congrès annuels organisés par lui, me paraît revêtir une signification qui déborde le domaine déjà si large de l'analyse psychologique de l'âme fervente et des hauts états mystiques, pour s'appliquer à l'attitude générale du chrétien dans le monde. De ce point de vue, et surtout à une époque où le chrétien est livré à l'hésitation, au funeste repliement de soi sur soi, aux choix arbitraires de positions les plus contradictoires, le plus souvent imposées par un sentimentalisme pernicieux, la ligne de conduite adoptée par les *Etudes Carmélitaines* — approuvée d'ailleurs par les plus hautes autorités ecclésiastiques et par une lettre encourageante du Souverain

(1) *Illuminations et Sécheresses*, octobre 1937, Paris, Desclée, De Brouwer et Cie.

Pontife — nous semble singulièrement suggestive. Il y a là, croyons-nous, un terrain d'entente susceptible de s'élargir au-delà des frontières de la psychologie religieuse et d'englober toute attitude chrétienne, en mettant fin à des déchirements dont nous n'avons pas ici à retracer le sombre tableau. La logique des faits chrétiens exige d'ailleurs cette extension : la psychologie de notre foi doit commander la psychologie générale de notre comportement en toutes circonstances.

En quoi consiste cette ligne de conduite? Elle consiste, dans le champ des études consacrées à l'analyse des états mystiques, à se refuser à ce qu'un des meilleurs collaborateurs de la revue, M. Gustave Thibon, n'hésite pas à nommer *la lèpre du surnaturalisme*, et à suivre la direction de ce que nous avons appelé nous-même un *naturalisme chrétien*, en application du principe fondamental de la théologie catholique : la Grâce n'abolit pas la nature, mais la surélève. L'histoire de l'Eglise nous montre, par ailleurs, que les papes et les conciles ont veillé à sauvegarder, avec un soin jaloux, contre toute entreprise de surnaturalisme — et, en fin de compte, de panthéisme — la réalité effective de la nature humaine et de son fonctionnement : les condamnations, solennellement réitérées, du jansénisme et des diverses formes du protestantisme n'ont pas d'autre origine. Il y a dans l'univers et dans l'homme un ordre naturel qu'il faut respecter pour sauvegarder le surnaturel authentique. C'est pourquoi l'Eglise fait plus confiance à la philosophie thomiste qui maintient l'ordre des natures qu'à l'augustinisme dont la conception du monde et de l'homme est, selon le mot d'un de ses plus pénétrants interprètes, M. Etienne Gilson, « d'une pauvreté ontologique frappante ». Il est clair, par ailleurs, que juger des affaires humaines de l'unique point de vue du surnaturel sans se préoccuper de l'aspect naturel que ces affaires comportent malgré l'irradiation de la Grâce, revient à résorber l'humain dans le divin et le naturel dans le surnaturel. C'est à l'entour de la nature des choses qu'un regroupement des chrétiens peut s'effectuer : ce n'est pas leur Foi qui les divise, mais la Foi privée du contexte naturel où elle s'insère est impuissante à promouvoir l'unité culturelle (sous toutes ses formés) sans laquelle il n'y a pas de christianisme possible. Il ne suffit pas de fraterniser dans la Foi, il faut aussi fraterniser dans le respect de la nature des choses et de l'homme. On peut se demander à cet égard si le mépris janséniste et protestant des natures n'a pas contaminé les chrétiens eux-mêmes au point de précipiter à l'intérieur même du christianisme le processus de décomposition de la civilisation chrétienne déjà attaquée de l'extérieur. Si le Moyen âge a connu, et réalisé surtout, l'unité organique d'une civilisation chrétienne, c'est grâce au sain naturalisme dont il était imprégné consécutivement à l'assimilation de l'aristotélisme par ses philosophes. Si nous ne connaissons plus cette unité et si nous la méconnaissons, c'est parce que tant de chrétiens, unis par leur Foi, sont désunis par les diverses idéologies qu'ils professent ouvertement ou en secret. C'est, sans conteste, un truisme que pareille assertion. Il est trop manifeste, hélas! que notre temps se moque des évidences les plus radieuses : la vérité s'use dans l'esprit des hommes oubliés. Au surplus, la puissance de rayonnement chrétien — nous disons chrétien — d'un sain naturalisme est telle que, le jour où l'homme moderne se reconnaîtra dépendant du Dieu d'Aristote, des philosophes et des savants, il sera bien prêt de reconnaître le Fils du Dieu d'Abraham et de Jacob. Le dialogue entre le chrétien et le non-chrétien ne sera plus une impossibilité.

Nous n'avons fait en ce long préambule que généraliser la méthode choisie par les *Etudes Carmélitaines* en psychologie religieuse. Comme le rappelle à bon droit M. l'abbé Penido, une collaboration entre médecins, psychologues, philosophes et théologiens, en vue d'étudier des faits mystiques, est possible et

nécessaire : le mystique ne cesse pas d'être un homme. Ce n'est pas un être de raison que Dieu habite, c'est un homme réel. « Saint Thomas, dans son étude sur la volonté divine (*Sum. theol.*, I, 19, 5), s'oppose l'objection suivante : tout ramener à la causalité divine revient à nier la science. La science, en effet, est la recherche des Causes; or, s'il n'existe qu'une Cause unique : la volonté divine, nous n'avons plus rien à chercher et la science devient manifestement inutile. Notre Docteur répond qu'il y a certains effets propres à Dieu, mais que les autres dépendent des Causes secondes, ordre voulu de Dieu. Puisque l'ordre des Causes secondes existe, la science est non seulement possible, mais nécessaire; puisque cet ordre est voulu de Dieu, rien n'échappe, en dernière analyse, à la causalité divine. » Pas plus qu'il n'y a d'opposition entre la Nature et la Grâce, il n'y a d'opposition entre l'explication naturelle, soit empirique, soit philosophique, des faits mystiques, et leur explication surnaturelle. Il s'agit là de plans distincts et cependant conjugués, à savoir dans la réalité concrète de l'homme sujet de la Grâce. L'activité de la Grâce ne bouleverse nullement la psychologie humaine et ne se substitue aucunement au déploiement naturel des facultés de l'homme : *la Grâce n'est pas le Miracle*, et le surnaturel essentiel n'est pas le surnaturel modal, comme disent les théologiens. Dès lors, « s'il est vrai que la Grâce ne suspend pas l'activité des lois psychologiques, mais s'en sert comme d'un instrument, il devient clair que le conflit, entre l'explication scientifique et l'explication théologique, non seulement se résout, mais ne se pose même pas ». Une possibilité s'offre, par conséquent, d'unir ces explications dans une psychologie religieuse à fins théologiques. Une synthèse supérieure intégrant tous les éléments dont résulte la vie religieuse : biologiques, psychologiques, ontologiques, surnaturels, peut se fonder. Mais il est clair que ce « savoir véritablement *intégral* » ne se constituera que si l'on se refuse à jeter l'interdit, au nom d'un surnaturalisme fallacieux, sur l'intervention des facultés naturelles de l'homme avec leur fécondité comme avec leurs tares possibles dans le processus général du fait mystique.

Le thème spécial des Journées de Psychologie religieuse de 1937 était l'analyse de la « nuit du sens », c'est-à-dire les phénomènes d'aridité spirituelle qui caractérisent le passage, chez le mystique, de la méditation discursive à l'oraison contemplative, ou, comme le dit saint Jean de la Croix en son langage ferme et dru, dépouillé de fard : « le pas du sens à l'esprit ». Le sujet a été traité avec une ampleur telle que nous ne pouvons en esquisser ici que l'épure grêle et sèche. Nous avons déjà parlé de l'introduction de M. l'abbé Penido relative à la méthodologie générale de l'analyse des faits mystiques. Le P. André de Croix complète cette introduction en se demandant si l'état de « nuit obscure » est raisonnable? Avant d'étudier le fait mystique en lui-même, il convenait en effet de s'interroger sur sa densité et sur la relation qu'il noue entre le sujet et l'objet. Or, si la contemplation s'effectue dans une connaissance générale et amoureuse de Dieu où n'entre aucune perception distincte et particulière, et où l'entendement et le sens sont privés de toute lumière, — nous citons ici saint Jean de la Croix, — il semblerait qu'on se trouve en présence d'un état psychique à la limite de l'exténuation, comblant l'absence de vie spirituelle par un illuminisme évanescent, et que l'esprit privé de concepts et d'images s'abolisse dans ce qu'un rationaliste comme M. Brunschvicg appelle élégamment le *nihil negativum* de l'expérience mystique. Le théologien n'a pas de peine à montrer que l'acte du croyant n'a pas pour terme la proposition dogmatique, mais la réalité même du mystère qui s'exprime à travers cette proposition. Or cette réalité, étant en soi ineffable, ne laisse pas de disparaître à travers les concepts de la définition dogmatique intelligible en son énoncé : seule l'union de ces con-

cepts dans un jugement demeure mystérieuse parce que la foi n'est pas la vision. L'esprit cependant adhère à cette réalité que pose le jugement par un acte où raison et foi se compénètrent. La foi n'est pas « un transport de sybille ». Dès lors, l'obscurité de la nuit de la foi n'est pas négative, elle est positive au plus haut degré, elle est obscurité par excès de lumière. Plus l'esprit adhère à cette réalité, plus cette réalité lumineuse est obscure à l'esprit usant « de la connaissance qui se donne en foi ». Le transintelligible n'est pas l'iniintelligible, le suprarationnel n'est pas l'irrationnel. L'esprit ne quitte pas la raison, puisqu'il est raison; il ne s'extravase pas hors de soi; il quitte simplement — et cette simplicité est le drame même de la nuit obscure — l'usage des *moyens* conceptuels de la raison. L'état de nuit obscure reste donc raisonnable et obéit aux lois de la psychologie rationnelle qui nous montre, selon saint Jean de la Croix reprenant un apophtegme célèbre d'Aristote (lequel n'était certes pas un illuministe) que « plus les choses divines sont en elles-mêmes claires et manifestes, plus elles sont pour l'âme, naturellement, obscures et cachées ». Cette question que se pose le P. André de la Croix, et dont la solution est classique chez les Carmes, devait être posée et résolue au préalable puisque le Congrès se plaçait dans l'axe d'une psychologie religieuse à *fins théologiques* : il y a dans la foi surnaturelle un élément inexplicable, mais l'introduction de cet élément ne rend pas impossible une théorie psychologique de la foi puisque l'objet de cette théorie psychologique, à savoir la *psyché*, demeure intacte.

La P. Bruno de Jésus-Marie a eu l'heureuse idée de convoquer à ses Journées des témoins ou des analystes de l'état d'aridité spirituelle telle qu'elle se manifeste analogiquement dans des domaines distincts de la mystique, par exemple dans la création littéraire ou poétique et dans l'amour humain. Maxence Van der Meersch et Henri Ghéon répondent avec simplicité à la question : « Dans l'ordre du travail intellectuel, le passage d'un plan inférieur à un plan supérieur est-il marqué par un temps d'aridité? » et décrivent, par manière de confession, la genèse de leurs œuvres. Edmond Jaloux dégage chez les poètes les connexions qui relient le sommeil des fonctions créatrices à l'irruption brusque et presque volcanique de l'inspiration : il cite, un peu au hasard, Joyce, Proust, Baudelaire, Hugo, Rimbaud, von Hofmannsthal. Sans doute M. Jaloux ne pouvait pas accumuler les exemples, mais il est étonnant qu'il n'ait pas cité le cas du grand poète Rainer Maria Rilke qui, après quatorze ans de sécheresse douloureuse, écrivit ce chef-d'œuvre de la poésie allemande contemporaine que sont les *Elégies de Duino*. Raïssa Maritain, auteur de ce beau livre : *La Vie donnée*, nous parle du recueillement poétique. Gustave Thibon, enfin, dans une étude s'appuyant sur deux admirables témoignages anonymes qu'il a recueillis, nous montre l'enrichissement graduel de l'amour humain et sa transfiguration à travers la phase d'aridité qui suit infailliblement sa naissance passionnée. Il souligne, avec pénétration, comment la crise de l'amour transforme le premier amour, né sous le signe de l'idolâtrie narcissique de soi, en amour authentique de l'être aimé. « Les *nuits* de l'amour humain ont pour fonction de remettre la sexualité à sa place, d'intégrer l'impulsion instructive dans l'amour spirituel. »

* * *

Il est à peine superflu d'indiquer l'importance de ces conclusions par rapport à l'avènement de la vie mystique se dégageant des liens de l'oraison discursive : une fois de plus, la Grâce ne viole pas la nature; le passage de l'état inférieur à l'état supérieur est conditionné sur le plan naturel par une période d'aridité,

d'obscurité et de souffrance nocturnes, et le surnaturel épouse intimement ce rythme d'élévation.

Une brillante pléiade de médecins étudient ensuite, *scientifiquement*, et en se plaçant dans la ligue même des découvertes scientifiques les plus récentes, les phénomènes d'aridité mystique. Les docteurs Lhermitte et Porak en retracent les bases biologiques. M. Lhermitte, dans une étude impartiale et objective, établit le bien-fondé de la distinction sanjuaniste et thérésienne entre sécheresse pathologique et sécheresse proprement mystique. Sans doute l'ascension mystique ne met pas le saint « à l'abri des faiblesses de notre nature humaine », mais « tandis que l'aridité propre du mystique et dont l'origine est psychologique, s'avère spécifique et limitée au côté religieux de la conduite morale, au contraire la dépression morbide, due, comme le rappelle saint Jean de la Croix, à quelque humeur maligne, affecte l'ensemble de la vie psychologique. Celle-ci a son origine dans le dérèglement du système nerveux qui, en vertu de l'unité de l'âme et du corps, affecte l'âme elle-même, celle-là est de source spirituelle. Le Dr Rouart se place au point de vue, extrêmement délicat, de l'interprétation psychanalytique du problème et considère, en fonction d'un freudisme soigneusement décanté, le renoncement (le *sevrage* de nos facultés, comme dit saint Jean de la Croix) comme un mécanisme essentiel du développement humain, tant normal que pathologique. Le Dr Grimbert éclaire la distinction entre l'aridité morbide et l'aridité mystique en montrant que la première se place sous le signe de la *crainte* (pantophobie) et la seconde sous le signe de l'*amour*. Le Dr Allers distingue entre l'aridité-symptôme à résonance pathologique et l'aridité-stade que des altérations physiologiques peuvent accompagner, mais qui est en soi une phase normale du développement de la vie intérieure. Enfin, le professeur Laignel-Lavastine expose comment doivent concorder, sur des plans différents, les attitudes du médecin et du confesseur, soit dans la thérapeutique des cas de dépression, soit dans la direction spirituelle du mystique affligé de sécheresse, qui s'avèrent parfois simultanément nécessaires : dans un cas comme dans l'autre la règle d'or est le conseil de l'oubli de soi.

Une quatrième partie du Congrès était réservée à l'examen de l'état d'aridité dans les principales religions en dehors du catholicisme. M. Lacombe étudia le yoga indien, M. Massignon les mystiques musulmans, M. l'abbé Journet les mystiques protestants et M^{me} Lot-Borodine, qui appartient à l'Eglise orthodoxe, les premiers maîtres de la vie intérieure en Orient. Il est impossible de parler ici de ces travaux de spécialistes éminents sans entrer dans des détails qui allongeraient démesurément notre recension. Excitons plutôt chez nos lecteurs, par notre silence, l'envie de lire et de méditer à loisir ces études magistrales.

Ce riche volume se clôture par un essai d'exégèse théologique, d'une importance capitale, dû au R. P. Louis de la Trinité, où les textes de saint Jean de la Croix relatifs à l'aridité sont classés d'après un ordre minutieux qui fournit à la théologie mystique de cet état une série de critères différentiels d'une sûreté incomparable. Le R. P. Olphe-Gaillard y ajoute une note sur la nuit du sens d'après le P. de Clorivière. Le R. P. Bruno de Jésus-Marie lui-même rassemble, en une gerbe magnifique qui témoigne de la vitalité actuelle de la mystique pratique et *vécue* chez les moniales et les personnes du monde, un ensemble de confessions féminines relatives à l'expérience nocturne, d'une émouvante simplicité documentaire, et qu'anime cette humilité profonde qui est « la pierre de touche de la perfection de l'Amour ». A travers la variété de ces témoignages se discernent certaines constantes psychologiques qui nous font saisir *sur le vif* (jamais expression vulgaire n'a eu un sens aussi dur et aussi profond) combien le surnaturel transforme la personnalité humaine *sans détruire la moindre*

parcelle de sa nature. Les influences issues de l'hérédité, de la constitution physique, nerveuse ou organique, du tempérament, des dons naturels, du milieu familial s'exercent normalement, dans un sens favorable ou défavorable, selon qu'elles s'harmonisent ou non avec ce qu'on pourrait appeler (pour faire bref et en donnant aux mots employés une signification métaphysique) la structure naturelle de la personnalité humaine. Les périodes purificatrices varient en durée ou en intensité selon le degré de robustesse de l'âme : là où l'âme est faible, la Grâce s'insinue avec lenteur ; là où elle est forte, elle brusque son action. L'expression de la souffrance ressentie se modèle sur la qualité de la personne qu'elle embrase. La nature parfois se cabre et frôle « l'esprit de vertige ». Le corps lui-même en est physiquement affecté : « l'épreuve spirituelle a des redondances certaines sur le corps et Dieu se sert des infirmités naturelles » ; il est exact que la santé soit éprouvée par l'union divine. Cependant un équilibre s'établit au terme de la nuit, et le corps récupère une vitalité inespérée. Bref, si l'assomption dans la lumière ne s'effectue pas sans dommages, ceux-ci témoignent uniquement que la nature doit être *purifiée* avant d'être surélevée. La nature subsiste avec ses caractères concrets, elle perd ses défauts, accentue ses qualités, elle devient, si l'on peut dire, *plus nature*. Partout Dieu, avec une infinie délicatesse, respecte la constitution naturelle de l'homme et l'ennoblit.

* * *

On termine la lecture de ces pages avec un sentiment d'admiration. La science s'y allie, sans effort, *naturellement*, à la résonance surnaturelle. On fait un retour sur soi et la tristesse monte de n'être pas plus chrétien. On se fortifie dans sa foi et dans son amour. On réalise combien la droiture scientifique s'insère avec aisance dans la perspective de la Foi. On se sent devenir plus homme et plus chrétien. Par le seul prestige de l'intelligence, les *Etudes carmélitaines* exercent un apostolat incomparable.

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19^e ANNÉE

ET

Grandes Conférences Littéraires

11^e ANNÉE

La prochaine conférence sera faite **mardi**
1^{er} mars, à 5 heures (Salle Patria), par

M. Jacques CHEVALIER

Doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble.

SUJET :

Que faut-il savoir de Descartes?

Des cartes (10 et 15 francs) pour cette séance sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère

une **PONTIAC**



donne
l'heure exacte



PONTIAC

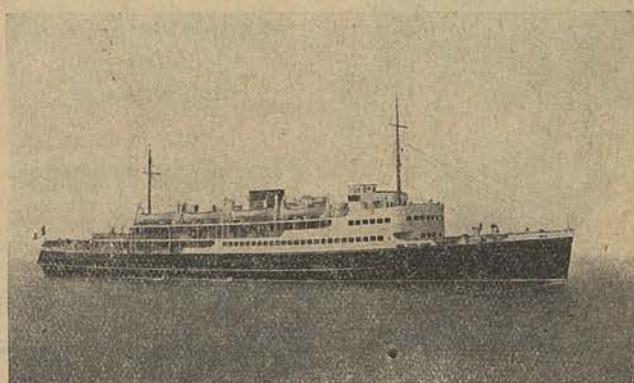
supportchoc

le premier chronographe
qui supporte les chocs

— Indispensable pour —
Missionnaires, Docteurs,
Infirmières, Ingénieurs, etc.

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



[M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)]

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages



**DÉLICIEUX !..
EXQUIS !..**

s'écrie tout fumeur de Garesco
Faire l'essai c'est savourer toujours

GARESCO
résume qualité, douceur, fraîcheur

GARESCO
produit par son arôme la bonne humeur

Manufacture de cigares GARESCO
G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL
Nous demandons des agents partout



Tissot
la montre antimagnétique

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

FONDÉE EN 1853

EXCELLENT CHOIX

SWAN
LEVERLESS

à remplissage ultra-rapide... Nouveau SWAN VISOFIL avec réservoir transparent et capacité d'encre record... Variété de riches coloris... L'éloge de SWAN n'est plus à faire.

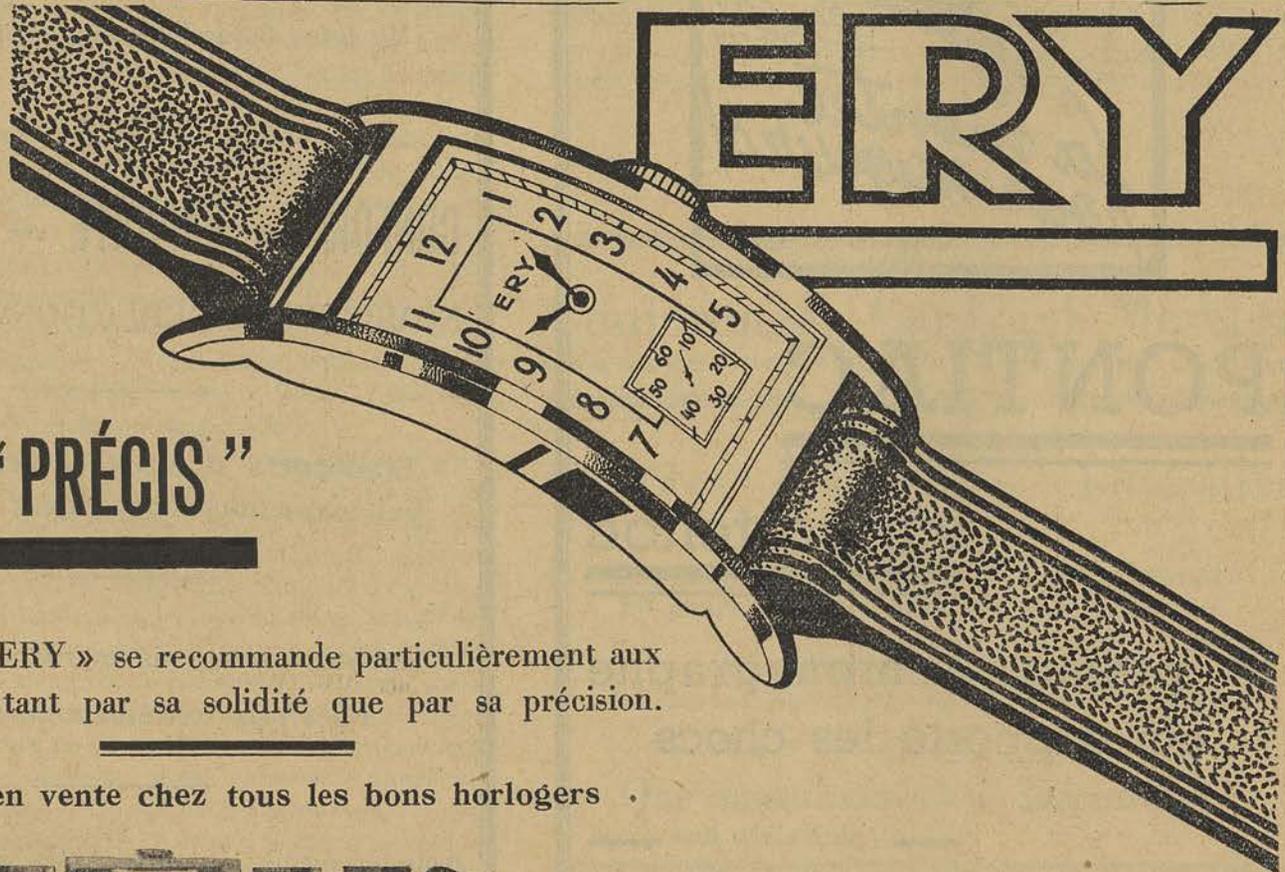
SWAN VISOFIL 340
Frs 275
Autres modèles Swan à partir de Frs 100.-

L'encre "SWAN" est la meilleure pour tous porte-plume ou stylos

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM) Sté Ame, 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

Quand on dit :
"ERY"
on dit :
"PRÉCIS"



La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers .



Pour introduire les « Captifs », de Plaute ⁽¹⁾

On n'a pas eu recours, ce soir, pour vous mettre en état de grâce « plautinienne », à un spécialiste de la comédie latine. Je ne vous parlerai donc point de manuscrits, de scolies, d'édition critique. Et je ne vous raconterai pas la pièce, puisque, suivant une habitude qui lui est assez familière, Plaute a chargé de ce soin un personnage en habit de Prologue. Les Romains ne cherchaient pas, au théâtre, le plaisir de l'inattendu, du moins dans les situations, dans ce que nous appelons volontiers l'intrigue. On connaissait tout juste quelques thèmes d'une monotonie parfaitement conventionnelle et acceptée. Et l'un de ces thèmes est celui de la substitution ou, si vous voulez, de l'erreur sur la personne. Nous le rencontrons, chez Plaute, dans *Amphitryon*, où Jupiter paraît sous les traits de l'époux d'Alcmène, tandis que Mercure s'est déguisé en Sosie. Et vous savez quel fut le succès de ce jeu de cache-cache : Jean Giraudoux le subtil a pu confier à Jovet le manuscrit d'un *Amphitryon* 38. Les *Ménechmes*, avec leurs rebondissants quiproquos, proposent au public un divertissement de la même qualité. Vous verrez tout à l'heure, dans les *Captifs*, comment un esclave, prisonnier avec son maître, se fait passer pour ce dernier afin de lui obtenir la liberté.

C'est un premier point que je voudrais livrer, quelques instants, à votre intelligente réflexion. D'où vient, pensez-vous, ce besoin que nous éprouvons, au théâtre, d'être dupes des apparences, de rire — à tout le moins — des personnages dupés ? Car le ressort même du vaudeville n'est pas ailleurs. Le bourgeois de province qui achète son coupon pour le Palais-Royal se propose bien de rire à bedon secoué pour des raisons fort voisines de celles qui déclenchaient l'hilarité, voici quelque vingt-trois siècles, à Rome. Nous souffrons d'une nostalgie de l'évasion. C'est ce qui condamne la formule même du théâtre libre. Et si nous allons au spectacle, encore prétendons-nous que la pièce se déroule dans une atmosphère de fantaisie.

C'est aussi pourquoi, Mesdames et Messieurs, il ne faut pas être trop regardants sur le chapitre de l'illusion scénique. La vraisemblance, elle est en vous... et aussi dans le texte dramatique, dans le jeu des acteurs : beaucoup plus que dans les artifices du costumier ou les éclairages du metteur en scène. C'est cela qui doit conforter ceux qui ont eu l'audace belle de monter un jeu comme celui qui vous est offert, ce soir. Sans doute, avec un fort louable souci d'exactitude, avec une probité qu'il importe qu'on loue, ils se sont efforcés de vous remettre, pour quelques heures, dans l'atmosphère du théâtre au temps de Plaute ; mais ils comptent bien plus — et comme ils ont raison ! — sur la ferveur qui anime le texte, sur l'esprit qui vivifie la lettre.

Ce qui me frappe aussi, ce qui vous frappera, c'est le rôle, dans les *Captifs*, d'Ergasile le parasite : un parasite fort bien disant, d'ailleurs, et que vous aurez toujours de la joie à voir en scène. Il est, ce parasite, un des rôles catalogués, stéréotypés, de la comédie latine ; laquelle ne fait que s'inspirer, en l'occurrence de la comédie grecque. Avec le soldat fanfaron, — le *miles gloriosus*, — le marchand d'esclaves brutal et malhonnête

la courtisane avide de pécune, l'esclave plein de malice qui, ancêtre de Scapin, sert à la fois les intérêts et les amours de son jeune maître, le parasite est *ne varietur*. On le reconnaît à son masque, dès le théâtre grec ; à son vêtement (Donatus nous dit des parasites qu'ils s'avancent *cum intortis palliis* : et vous verrez que l'on a respecté cette indication) ; à sa gesticulation même (car il y avait une façon particulière, pour ce pique-assiette, de quémander, le bras droit tendu).

Ici encore, Mesdames et Messieurs, n'allez pas croire que nous ayons fait sur les Latins quelque progrès dans le sens de la variation. Nous aussi, nous tenons à nos types de théâtre ou de cinéma. Nous y tenons si bien que nous refusons à certaines vedettes de la scène ou de l'écran le droit de changer de coiffure ou de couper leurs moustaches. Charlot sans son melon, sa badine flexible, ses croquenots n'est plus qu'un pitre entre mille autres. Et du jour où Mathurin cesserait de manger ses épinards qui lui font des biceps nouveaux, nous le reléguerions au rang des péchés oubliés. Il en fut toujours ainsi, du reste. Le personnel de la *commedia dell' arte* va d'Arlequin à Colombine en passant par Pierrot triste, par Pantalón, par Scaramouche. Nous aurions tort, j'y insiste, de prendre pour de l'infantilisme scénique le sort que fait un Plaute au personnage d'Ergasile.

Au demeurant, le théâtre comique est, avant tout, affaire de divertissement. Vous êtes ici, Mesdames et Messieurs, pour rire, pour vous détendre. Et non pas pour vous attacher, le front plissé, à quelque savante et pédante restitution archéologique. Il y a, dans les *Captifs*, des cabrioles, des lazzis. Pourquoi pas ? On vous invite à ne pas faire la petite bouche. Plaute est un auteur gai.

Et pourtant, cette pièce que de jeunes étudiants pleins d'enthousiasme vont représenter sous vos yeux est probablement la plus sérieuse de ce théâtre comique. Elle est morale, en tout cas. Et le chef de la troupe s'en explique, pour finir : « On n'y voit ni caresses impudiques, ni intrigue amoureuse, ni supposition d'enfant, ni escroquerie d'argent... Les poètes n'inventent pas souvent des comédies de ce genre où les bons puissent apprendre à devenir meilleurs ». Les *Captifs* ne comportent pas un seul rôle de femme (particularité à peu près unique chez Plaute) : comme si le comique de Sarsina avait songé, par avance, à la difficulté qu'éprouverait un abbé du Collège Saint-Louis à recruter, pour sa troupe, une actrice ! Les personnages, vous pourriez vous en rendre compte, n'expriment guère que des sentiments dignes d'être prisés. Hégion lui-même, dans le rôle souvent odieux du *leno* ou marchand d'esclaves, ne cède à la colère qu'au moment où il s'aperçoit qu'il a été joué ; mais l'aveuglement de l'amour paternel suffirait à expliquer ce sursaut d'humeur féroce.

Les esclaves eux-mêmes participent de cette contagion de vertu. Et je voudrais m'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, sur le rôle de Tyndare, de cet esclave qui, pour sauver son ancien maître dont il a la garde, n'hésitera pas à tromper son nouveau maître Hégion. C'est là le nœud même de la comédie. Et l'on voit tout de suite quelle idée Plaute se fait du rôle de l'esclave dans la société antique. Certes, on n'avait pas attendu la représentation des *Captifs* pour adoucir le sort de certains esclaves intelligents ou débrouillards. Mais il semble bien qu'avant Plaute, l'affranchissement était avant tout la récompense de services rendus. La notion même de bonté, d'humanité envers les frères inférieurs n'existait ni dans la vie courante, ni dans la philosophie morale. Plaute a le front de porter à la scène un Tyndare qui se révèle, dans le dialogue avec Hégion, infiniment plus grand, plus noble, plus humain que l'homme libre qui l'envoie aux carrières.

Dans une autre scène tout aussi suggestive, Philocrate, l'ancien maître de Tyndare, celui-là même qui va recouvrer la liberté

(1) Introduction à la représentation des *Captifs*, de Plaute, donnée aux Beaux-Arts, le 18 février, par le groupe du Théâtre antique des étudiants catholiques de Bruxelles.

celle de tous ses pareils, exécration : politique couplée de protectionnisme et de crédits extérieurs; inflation ouverte de crédit; inflation monétaire clandestine; substitution de la garantie de l'Etat à l'or pour gager les signes fiduciaires; prêts étrangers périlleux consentis à des taux usuraires.

C'est ainsi que M. Hoover en vint, d'échec en échec, à son moratoire de 1931, qui, brisant le plan Young, œuvre américaine, arrêta du même coup les paiements de réparations et interdit aux créanciers de l'Allemagne de percevoir d'elle les sommes que les Etats-Unis persistaient à leur réclamer.

Il en résulta que l'Allemagne ne paya que 2 % des charges de la guerre et 6 % de celles que lui avait imposées le traité de paix. Du même coup, l'honnête M. Hoover devint le complice involontaire de la plus grande escroquerie du siècle.

Cela ne l'empêcha pas, aux élections suivantes, d'être battu, à plate couture, par M. Roosevelt, qui le traitait de vieux fétiche et promettait le retour de l'âge d'or par le développement du pouvoir d'achat.

M. Hoover est entré dans l'oubli. Mais l'âge d'or n'est pas revenu. Le *New Deal* a détruit ce qui existait avant lui et même ce qui datait de lui, par exemple les codes du travail. La dette américaine est passée de seize milliards de dollars à trente-sept, soit une augmentation de cent milliards de francs.

M. Roosevelt, qui a le sourire, n'en demeure pas moins populaire. M. Hoover, qui ne l'a pas, paie d'une incurable impopularité une politique mauvaise, mais pas plus catastrophique que celle de son successeur.

Telle est la justice distributive des oligarchies camouflées, qu'on s'obstine à appeler démocraties.

— Y a-t-il donc, fatalement, demandait Lincoln, un élément de faiblesse dans la nature de toute démocratie?

Plus de force
et santé par
Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

VOUS,

qui en avez assez de remplacer
tous les 10 à 12 ans votre

Chaudière de CHAUFFAGE CENTRAL

**Exigez de votre
Installateur**

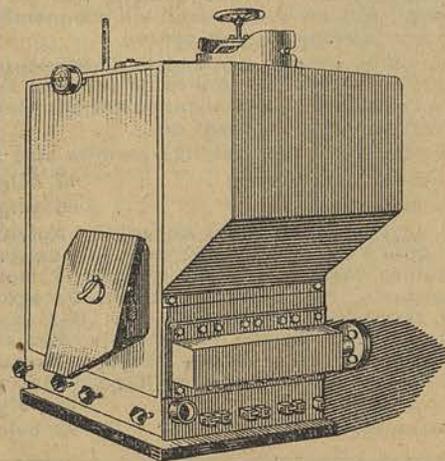
La chaudière

Otomatic- Union

Elle est construite pour servir

30 ans

Puissances : 30.000 à 600.000 calories



CHAUDIÈRES
AUTOMATIC J. A. C. V.

RUYSBROECK
Tél. 44.35.17

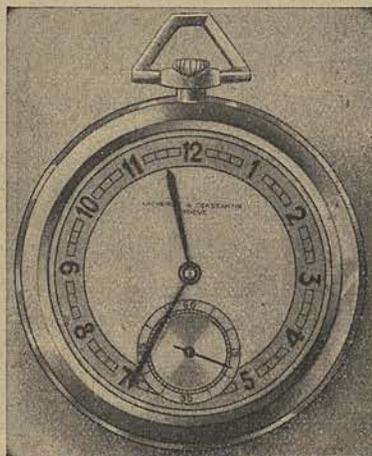
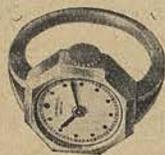
COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

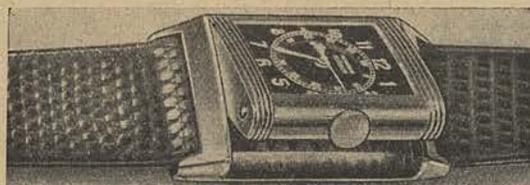
DE LL. MM LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

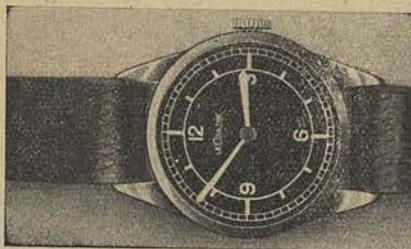


VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.



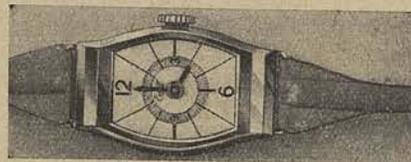
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59



LE STYLE MODERNE

a son joyau dans la cuisine

le fourneau " CINEY "

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile

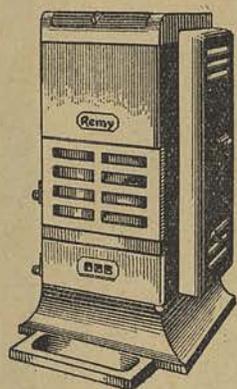
Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

LES FORGES DE CINEY S A

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, CONVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

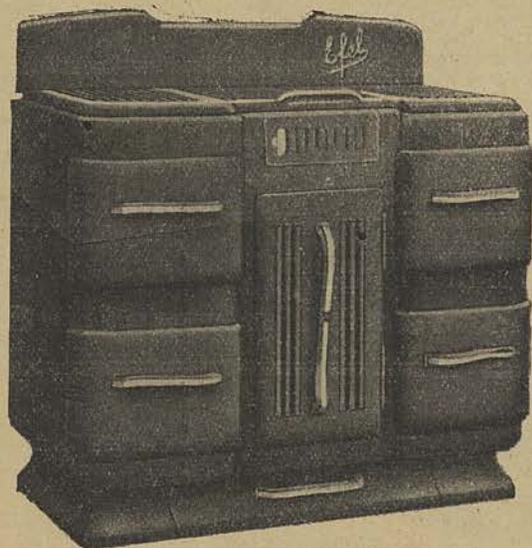
KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Une réalisation merveilleuse des FONDERIES DU LION

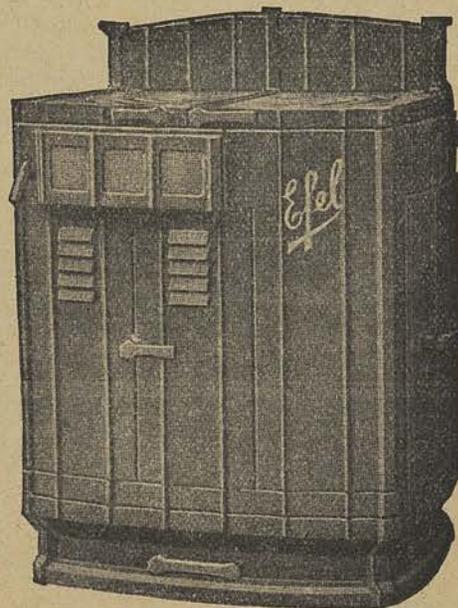
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

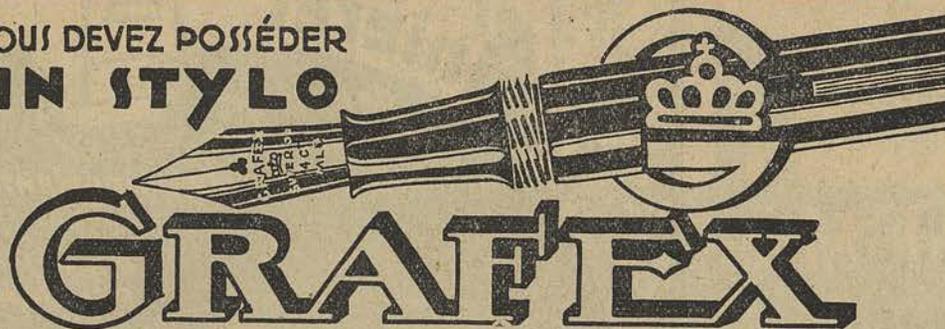


- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E. GRAFEX, 231, Rue Victor Rauter, Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information
BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33-73-52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins; griefs précis et faits nouveaux; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites; démasque les contrefacteur; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés, d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N° 6

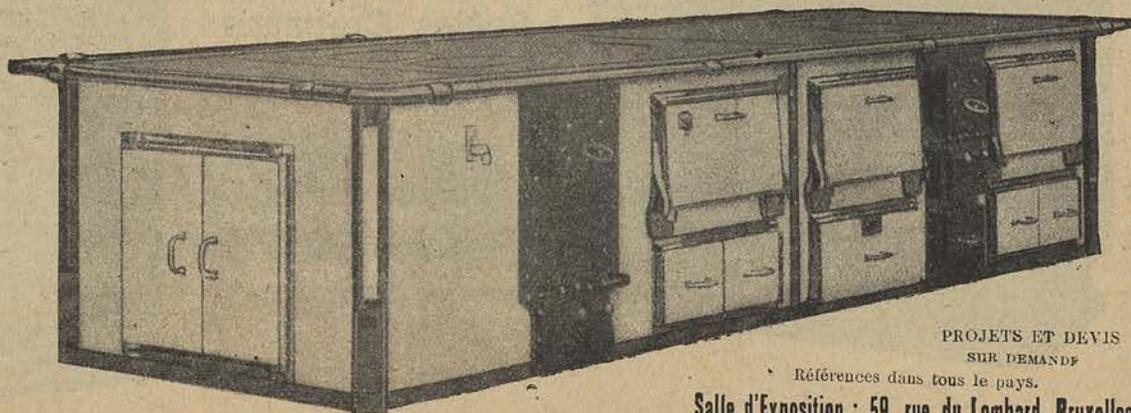
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles

1938

en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour

**PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.**



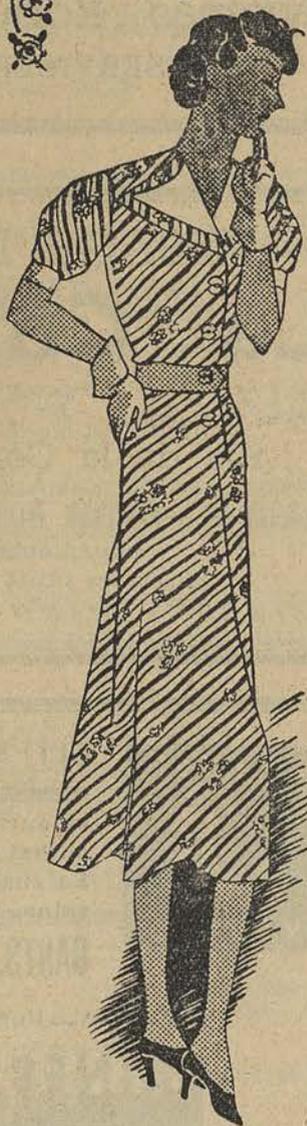
PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE

Références dans tous le pays.

Salle d'Exposition : 59, rue du Lombard, Bruxelles

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Comme la machine à écrire...



le ruban doit porter une marque de fabrique réputée constituant une garantie de qualité, de rendement et de durée.
Les rubans LORA, sont livrés sur des bobines appropriées à chaque marque de machine à écrire.
Ils se fabriquent en toutes largeurs et combinaisons de couleurs fixes ou copiantes, encrés 1 côté ou 2 côtés.
Pour répondre à tous les besoins, les rubans LORA se fournissent en trois degrés d'encre : LEGER, MOYEN, FORT.
Un de ces encrages vous convient particulièrement.

LORAI
PRODUIT BELGE
Reclamer-les à votre fournisseur

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**
Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
A prêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

**Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.**

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins — Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

0 0 0 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

000 — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulaques se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes, gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto, de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1851
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

1720 - 1937

Depuis 220 ans

PAS DE BONNE CAVE
PAS DE BONS REPAS

Sans les grands Vins de BOURGOGNE des

Éts Liger-Belair & Fils

Propriétaires à NUIITS-St-GEORGES et VOSNE-ROMANEE

Agent général : A. KNAEPEN

43, rue de l'Application, AUDERGHEM - T. 48.38.74

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

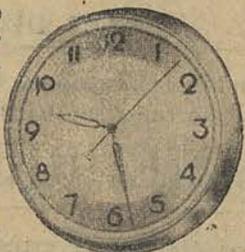
est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique

KIENZLE pour pensionnats, couvents, bureaux, cours, **NE DOIT JAMAIS ÊTRE REMISE A**

L'HEURE car elle donne toujours

l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique

précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC

12, rue Vanderlinden

BRUXELLES

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



EN TUBE CELLULOSE DURCI
24 COMPRIMÉS 11 PPS.



EN BOITES DE 6 BOUGIES 4 PPS
24 - 48 - 20



EN ETUI ALUMINIUM
12 CACHETS 6 PPS

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT

Successesseur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46